

Thierry Tuborg

Roman
avec Tulipes

Les Editions Relatives

www.thierrytuborg.fr

Roman avec tulipes est un roman écrit au début des années 90, jamais publié, dont le manuscrit avait été laissé pour perdu à jamais avant que l'auteur ne le retrouve vingt ans plus tard à l'occasion d'un déménagement. Un roman où l'on trouve encore des disquettes informatiques, des cassettes vidéo VHS, des magnétoscopes, des répondeurs analogiques, des francs et du Minitel. Voici donc l'édition numérique et gratuite de ce roman « de jeunesse » de Thierry Tuborg, rédigé à l'âge de 32 ans, avant qu'il ne se tourne vers le roman noir.

« Très tôt dans la vie c'est trop tard. »

Christian Bobin

La saison des congés payés devait avoir été déclarée ouverte : je me sentais brusquement moins isolé à Port-La-Nouvelle, Corbières maritimes. Je n'avais rien vu venir.

Et puis ce midi-là, je sirotais des muscat-vodka, installé à une terrasse, parmi des vacanciers à peine remis de leur année et badigeonnés de crème solaire, lorsque ma dégustation fut ruinée par une scène qui se jouait à la table de droite.

Un couple, la quarantaine, et un enfant de cinq ou six ans.

Il se trouve toujours une raison pour qu'un homme et une femme finissent par ne plus être capables de s'adresser le moindre regard. Alors quatre yeux, machinalement, contemplent en permanence l'enfant de l'amour passé, à seule fin d'éviter de croiser le regard de l'autre. En général, cela énerve beaucoup un enfant.

— La mer ! Maman, on va à la mer ? Je veux aller à la mer avec ma bouée ! Maman, la mer !

Soupir de maman.

— Oui, attends un peu. On mange, là. Finis donc ta glace. Après, nous irons à la mer.

— Mais la mer, maman ! LA MER ! On va à la mer ?

— Hou ce qu'il peut m'agacer ! Mais c'est insensé ce qu'il peut m'agacer !

Et plus ils le regardaient tous les deux avec leurs airs de souffrir le martyr, plus il s'impatientait à demeurer là sous leurs regards tendus et dépourvus de tendresse. Et plus il s'impatientait, plus il les exaspérait. Au bout d'une vingtaine de minutes, le papa coupait son steak avec une nervosité fort inquiétante et la maman tutoyait le coup de sang. Tout à coup, l'assiette de glace de l'enfant bascula par terre et il hurla de plus belle :

— La mer ! LA MER !

Je ne tenais pas à voir ce petit bonhomme ramasser la taloche de sa vie. D'habitude, c'est lorsque les enfants balancent quelque chose par terre que le coup part. Alors je reculai ma chaise et attirai l'attention du gamin.

— Hé, copain. Écoute voir, lui dis-je sans sourire.

Il me dévisagea un instant en composant une sorte de moue méprisante, mais je ne me dégonflai pas. Les parents, eux, feignaient de m'ignorer tandis qu'un serveur nettoyait les dégâts.

— Écoute voir, repris-je. La mer à cette heure, elle est fermée. Il n'y a pas d'eau. Ce n'est pas encore ouvert, la mer. Il faut attendre.

Il fronça les sourcils.

— Elle est fermée ?

— Mais bien sûr ! répondis-je en levant les bras en l'air. Qu'est-ce que tu crois que nous faisons tous, là ? Nous attendons que ça ouvre pour aller nous baigner, tiens ! Tu crois qu'on n'a pas envie d'y aller, nous aussi, à la mer ? Si elle était ouverte, il y a belle lurette que je serais en train de nager, moi ! Mais là, elle n'est pas encore ouverte alors j'attends. Il faut attendre.

Il continua de me fixer et garda la bouche bien ronde durant une bonne minute, puis cligna des yeux comme pour mettre un point final à sa réflexion. Je soupirai et me plongeai à nouveau dans mes muscat-vodka. Moi, j'appelais ça des dynamites, mais je préférais ne pas embrouiller les serveurs.

L'enfant avait-il fini par croire à ma fable ou bien l'avais-je juste un peu intrigué ? Peu m'importait, le résultat était là : il s'était tout à fait calmé et m'adressait de temps en temps de discrets mais sympathiques coups d'œil.

Leur repas achevé, le couple et leur enfant s'apprêtaient à quitter la terrasse mais le papa s'approcha de moi. Je crus bien qu'il allait s'agenouiller pour me baiser les pieds tant son visage exprimait la reconnaissance. Il serra juste ma main dans les deux siennes et me dit « Merci », gravement. Je lui souris avec amabilité mais moi, je n'avais pas eu une seule seconde l'intention de lui rendre service. J'avais juste fait de mon mieux pour empêcher l'enfant d'aller se faire imprimer sur la joue les armoiries de la grosse chevalière de son papa.

Lorsque peu après je me décidai à aller vendre mes tulipes, je me rapprochai du comptoir pour régler les cinq dynamites que j'avais consommées et là, j'eus une formidable surprise : le papa s'était fendu d'un billet de deux cents et avait payé ma note. Je me demandai s'il n'allait pas aussi me coucher sur son testament, puis attrapai mon panier de tulipes en émettant un profond soupir.

Parce que je vends des tulipes. Je ne suis pas fleuriste. Je ne tiens pas une boutique en ville. Je vends des tulipes, exclusivement des tulipes, en porte-à-porte. Je n'ai jamais rien fait d'autre pour gagner de l'argent que vendre des tulipes chez les gens. Je ne demande rien d'autre à personne d'autre. Je n'ai pas d'amis, ne connais personne et ne me reconnais en personne. Je ne suis inscrit nulle part, ni recensé, ni répertorié. Je n'ai même pas le permis de conduire, et cela ne m'empêche pas de changer de ville à tout bout de champ.

J'avais repéré le théâtre des opérations pour l'après-midi. Un ensemble d'immeubles H.L.M. ornés chacun du même côté de milliers de pièces de linge à sécher face au soleil, agités par les rafales de tramontane. La présence de cette cité si près de la mer

m'apparaissait comme surnaturelle. La plage n'était plus tout à fait la plage, et les H.L.M. non plus.

En pénétrant dans le premier immeuble, je tentai d'imaginer ce qui changerait dans l'existence des jeunes des zones où j'avais vendu mes tulipes autour de Paris ou de Lyon avec une telle proximité de la mer, de bateaux et de goélands, alors que l'indifférence semblait l'avoir emporté chez les petites frappes de Port-La-Nouvelle, Corbières maritimes, qui ne fréquentaient la plage que chevauchant leurs engins aussi bruyants que minables pour des courses tout-terrain.

Dans l'escalier aux senteurs de pipi de chat résonnait à chaque palier la même voix du même présentateur du même journal de la même première chaîne de télévision. Il était donc un peu plus de treize heures. « ... Et c'est probablement demain que le preministre évoquera le praème soulevé par cette mesure. En effet, un certimbre de voix s'élèvent dans les rangs même de la majorité. »

Je décidai de commencer par sonner à une porte d'où n'émanait pas le son de cette voix et dus grimper jusqu'au dernier étage. Pas de nom à la porte. On vint après trente bonnes secondes, je perçus deux pantoufles frotter le sol jusqu'à l'entrée.

— Oui ? fit-il seulement dans l'entrebâillement de la porte.

Je tendis sous son nez mon panier de tulipes de toutes les couleurs en souriant, comme je faisais tout le temps.

— Bonjour, je vends des tulipes. Est-ce que ça vous dirait quelques petites tulipes ?

Il jeta un œil perplexe sur mon panier puis reposa son regard sur moi.

— Bonjour, dit-il simplement.

Depuis mes tout débuts dans la tulipe, je ne parvenais toujours pas à comprendre comment je m'y prenais pour être si rarement éconduit. Je me faisais quelquefois penser à un de ces musiciens qui ont appris leur instrument dans leur coin sans connaître le solfège et qui seraient bien incapables de donner la moindre leçon de piano. Je devais être doté d'un fluide, d'un magnétisme, d'un charisme qui encourageait les gens à m'être agréables, une fois prononcée sans technique ma petite phrase d'introduction : « Est-ce que ça vous dirait quelques petites tulipes ? »

— Pourquoi pas, fit l'homme. Je vous en prie, entrez.

Et il m'ouvrit grand sa porte. Nous nous installâmes dans sa cuisine, comme souvent, et il me fit une tasse de café. En choisissant ses tulipes, il me parla de lui, comme pour m'expliquer ce qu'il fabriquait tout seul dans cet appartement à cette heure de la journée du milieu de la semaine. Il venait d'être éjecté de l'agence de publicité pour laquelle il travaillait alors qu'il planchait sur un gros budget pour lancer une nouvelle eau minérale gazeuse, une source

fraîchement découverte par un agriculteur pyrénéen. L'annonceur avait trouvé un nom à son eau minérale : « Flip ». Il souhaitait cibler la jeunesse et n'en démordait pas, Flip, c'était très dans le coup. Lors d'un briefing avec ledit annonceur, le publicitaire s'était empressé de lui signaler que dans le langage de la jeunesse, le mot « flip » était synonyme d'angoisse, et de lui faire remarquer que ce serait une sacrée gaffe que de donner ce nom à une eau minérale gazeuse destinée aux jeunes. L'agriculteur, fier et entêté, grisé par son rôle tout neuf d'homme d'affaires, n'entendait pas abandonner son idée. Il avait mis en doute les compétences du publicitaire en matière de langage pour la jeunesse, puis avait fini par se fâcher tout rouge face à l'impertinence du jeune homme. Si ce blanc-bec n'était pas viré le jour même, il retirait son énorme budget.

Le budget resta à l'agence.

— Et moi je reste à la maison. De nos jours, une boîte de publicité qui recrute, ça tiendrait du miracle. Et comme si tout cela ne suffisait pas à me faire les pieds, après avoir été éjecté de l'agence, ma fiancée a rompu.

Je m'abstins de tout commentaire, j'aurais commencé par indiquer que la deuxième rupture découlait de toute évidence de la première, cela ne l'aurait pas vraiment aidé. Je lui aurais peut-être aussi exposé ma vision des choses de la publicité, le mépris que m'inspirait n'importe quel grand stratège de cette corporation, ce

grand banditisme, qui projetait, si j'en croyais un article de presse récemment parcouru, d'envoyer dans l'espace des panneaux publicitaires lumineux visibles par des milliards de Terriens, et d'acheter les astronomes réticents en dotant ces gigantesques supports de systèmes d'étude des planètes. Ainsi, après avoir dénaturé les façades, envahi les boîtes aux lettres, gangrené la presse, la télévision, la radio, l'expression humaine en général, ils allaient s'attaquer aux étoiles. Si ces salauds étaient capables de tels actes, comment s'étonner qu'ils sacrifient la carrière d'un des leurs afin de conserver un budget, qu'ils vendent leurs esclaves pour sauver leur maison.

Il avait choisi une demi-douzaine de tulipes. Des jaunes uniquement.

— C'est curieux, ça. Vous ne vendez que des tulipes. Moi j'offrais souvent des roses à ma fiancée.

— Je n'en vends jamais, des roses. Jamais ! D'ailleurs, si vous me permettez une remarque, cela ne l'a pas empêchée de vous abandonner. Citez-moi un seul exemple d'une femme qui n'aurait pas laissé tomber celui qui lui offrait des roses. Un seul exemple.

Je lui laissai le temps de la réflexion. Il m'observa un instant en silence, puis hocha la tête en esquissant un sourire.

— Vous voyez bien, prononçai-je.

— Et vous ? La tulipe, ça marche ? Vous faites ça pour quelle boîte ?

— Je suis à mon compte.

Il se frottait machinalement les mains et semblait réfléchir.

— Je ne vous encouragerais pas à vous lancer dans la tulipe, indiquai-je en levant la main de la prudence sous ses yeux. Vous savez, c'est mystérieux, la tulipe. Il faut parfois savoir se trouver un mental particulier.

— Ah bon ?

Les gens voulaient bien de mes tulipes si je voulais bien de leur conversation, de leurs confidences, de leur existence. Contre toute attente, l'homme le plus souterrain des Corbières maritimes leur évoquait sociabilité et disponibilité. Je me demandais chaque fois ce que je pouvais bien avoir de si attachant, excepté mes tulipes.

« Si vous en prenez bien soin, elles seront encore là dans trois semaines. »

Comme chaque jour, j'avais placé ma trentaine de tulipes sans grand effort, hormis la douloureuse écoute des hommes et des femmes, le constat de leur candeur, la révélation de leurs croyances burlesques, l'aveu de leur résignation. Et comme d'habitude, j'avais l'urgent besoin de me vider d'eux. Je rejoignis le petit appartement que j'occupais du côté des étangs au nord de Port-la-Nouvelle.

Geneviève Canal était chez elle. Ses hurlements me parvenaient déjà, à cinquante mètres de distance de la maison. J'étais longtemps demeuré l'unique occupant de cette petite bâtisse à deux étages et je m'étais figuré le rester indéfiniment, or un soir le propriétaire me passa un coup de fil.

« Ne t'inquiète surtout pas, elle est légèrement handicapée mais très gentille et pleine de bonne volonté. Elle s'installe demain dans l'appartement du rez-de-chaussée. Il s'agit d'un programme

d'insertion sociale, je n'ai pas eu le cran de refuser, tu comprends. Si elle te cause le moindre problème, n'hésite pas à m'en toucher mot. » C'était le jour où la droite était revenue aux affaires, nous étions passés à l'heure d'été, et l'animatrice vedette des matinées de la Grande Radio Nationale avait flanqué sa démission. La journée aurait déjà été suffisamment pesante comme cela, mais encore Geneviève Canal s'installa au-dessous.

Geneviève Canal n'a pas d'âge, il faut renoncer à lui en attribuer un. Elle est un authentique dessin animé. Les cheveux hirsutes, de gigantesques lunettes rondes double foyer sur le nez et deux membres supérieurs qui s'agitent frénétiquement dans l'atmosphère toutes les dix secondes. Geneviève Canal ne parle pas, elle braille. Elle ne se fait pas mieux comprendre pour autant car elle crache ses mots, les extirpe de sa gorge avec une telle précipitation qu'ils déboulent à vos oreilles tout abîmés.

Lorsque je passai devant la porte de son appartement, elle fit grincer sa poignée une bonne dizaine de fois et j'eus encore la sensation qu'elle passait le plus clair de son temps plantée derrière sa porte ou derrière sa fenêtre, par intermittence, à épier mes allées et venues pour les ponctuer en actionnant bruyamment cette malheureuse poignée. Je n'étais jamais parvenu à interpréter ses messages, mais je savais que Geneviève Canal s'adressait à moi lorsque sa poignée se mettait à couiner de la sorte.

Je grimpai chez moi, au premier étage, m'allongeai sur mon lit et l'entendis hurler des gros mots durant un petit moment, puis elle entama l'une de ses chansons favorites : « Tiens bon la barre et tiens bon le vent hisse et haut, SANTIANOooooo... » Je tentai de trouver le sommeil malgré ce vacarme, mais il me fallut, couché sur le flanc, balancer mon corps d'un côté et de l'autre durant une bonne vingtaine de minutes afin de tenter de faire totale abstraction de ma débile de voisine.

Je n'étais pas encore parvenu à m'endormir lorsque la sonnette, en bas, me glaça les sangs. J'avais oublié son timbre tant on sonnait rarement chez moi. Du coup, Geneviève Canal se tut. Au ralenti, je me redressai, approchai de la fenêtre avec mille précautions et scrutai la rue à travers le rideau. Une vieille femme fixait mon balcon, les bras tombant le long de sa tunique démodée, immobile. Cette femme était ma mère.

Je fermai les yeux et sentis mes jambes se dérober au point de devoir me tenir au mur.

Je n'avais pas rencontré ma mère ni personne d'autre de ma famille depuis plus de vingt ans. Ils devaient encore vivre dans cette ville au nord du pays, à l'autre extrémité du pays, mais je ne connaissais l'adresse d'aucun. Durant cette vingtaine d'années, je n'avais laissé nulle part traces de moi.

Comment diable ma mère pouvait-elle se trouver là sous mon balcon à attendre que je lui ouvre la porte ? Comment s'était-elle débrouillée pour faire ce voyage de plus d'un millier de kilomètres et tomber sur mes coordonnées ?

Je descendis pour l'accueillir et, dans la cage d'escalier, tentai de me parer d'un sourire de circonstance. L'émotion qui m'habitait n'était pas la joie des retrouvailles. Ce que je ressentais, c'était de l'appréhension, et la honte de n'éprouver aucune joie.

Ma mère, elle, se précipita à mon cou comme une fiancée qui retrouvait son militaire.

— Bonjour mon fils ! Mon fils !

— Bonjour.

Elle me donna l'impression d'être plus petite. Mais plus petite que quand ? Plus petite que qui ? L'espace d'un instant, j'essayai de me remémorer les circonstances dans lesquelles je l'avais vue pour la dernière fois. Je n'y parvins pas. Une vingtaine d'années me séparait de ceux que je n'appelais pas les miens. Au moins une vingtaine d'années nous séparait.

Elle passa devant moi et je la regardai en silence monter jusqu'à l'étage.

— Alors c'est donc ici que tu vis, fit-elle une fois à l'intérieur en promenant son regard dans tous les coins de l'appartement aux murs blancs et vides.

Je refermai la porte sans rien répondre et l'installai dans le fauteuil. Elle semblait ravie de se trouver chez moi, mais elle s'efforçait de ne sourire trop.

— Comment donc as-tu appris que je résidais ici ?

Elle me fixa par-dessus ses lunettes. Je me mordis la lèvre, ma question trahissait mon peu d'enthousiasme.

— Une de mes amies est venue s'installer dans ta région, répondit-elle après une poignée de secondes. Un jour, un homme a sonné chez elle pour lui vendre des tulipes. Elle te connaissait de photographies que je lui avais montrées, elle a facilement fait le rapprochement. Lorsqu'elle m'a appris ta présence en Corbières maritimes, je l'ai chargée d'une petite enquête, et elle a fini par mettre la main sur ton adresse grâce à ton téléphone.

— Mais... Je suis sur liste rouge.

— L'amie en question travaille à la facturation du téléphone. À ce titre, elle a accès aux coordonnées de tous les abonnés.

— C'est scandaleux ! Je paye un supplément pour qu'ils ne communiquent mes coordonnées à quiconque !

— La situation est tout à fait exceptionnelle, objecta nerveusement ma mère. Je ne suis pas *quiconque*. Tu es mon fils, je te le rappelle, et nous n'avons aucune nouvelle de toi depuis plus de vingt ans. Depuis que tu as quitté la maison.

— Depuis que j'ai quitté la maison, prononçai-je, pris d'une subite écholalie.

Je lui préparai une tasse de thé en écoutant distraitement les nouvelles qu'elle s'était mise en tête de me livrer. Mon père et elle avaient divorcé, chacun vivait avec une nouvelle rencontre, faite sur le Minitel pour lui, et parmi les patients lors de ses fréquents séjours à la clinique pour elle. Ma sœur cadette, de son côté, ne s'en sortait pas et traversait en alternance crises d'anorexie et de boulimie. Je manquais à tous trois, ils souhaitaient me revoir.

— Alors donc tu vends des tulipes.

— Affirmatif.

— Mais pourquoi des tulipes ? Et pourquoi donc en porte-à-porte ?

— Pourquoi pas ? Y a-t-il quelque chose de révoltant à vendre des tulipes en porte-à-porte ?

— Non, pas du tout. Seulement si tu aimes tant les fleurs, pourquoi ne fais-tu pas fleuriste ? Hein ? Une mignonne petite boutique en centre-ville ?

— Je n'aime pas *les fleurs*. Et je n'ai pas le goût des mignonnes petites boutiques en centre-ville. De plus, je ne reste guère que quelques années au même endroit.

— Tu gagnes bien ta vie au moins ?

Je soupirai, déjà irrité.

— Je ne me suis jamais considéré comme tenu de gagner ce que tu m'avais donné.

— Pourquoi es-tu si cynique ?

Je devais parvenir à ne pas lui causer une peine excessive.

— Je gagne suffisamment d'argent. Ne t'inquiète donc pas.

Elle me questionna sur ces vingt dernières années qui lui échappaient et je répondis vaguement que je les avais passées à vendre des tulipes un peu partout sur le continent. Lorsqu'elle me demanda si je n'avais jamais songé à fonder un foyer, je serrai les poings dans mon dos.

— Il faut croire que je n'ai pas trouvé la femme, à moins que la femme ne m'ait pas trouvé.

Nous demeurâmes silencieux un moment, puis elle me parla de son nouveau compagnon. Un retraité de l'armée de terre bourré de souvenirs. L'Afrique, le Proche-Orient.

— Il souhaite faire ta connaissance. Tu sais, ta sœur le trouve très sympathique.

Comme je ne répondais rien, elle revint à la charge.

— Tu nous manques. Il faut venir.

Alors au-delà de mes scrupules à faire de la peine à ma mère m'apparut la violente nécessité de lui révéler ce que j'éprouvais, avec une rigoureuse sincérité.

— Je ne viendrai pas. Jamais. Je n'ai rien à fabriquer là-haut.

— Mais... Mais à la fin ! se dépêcha-t-elle de balbutier. Mais bien sûr que si, tu as quelque chose à fabriquer là-haut ! Je t'aime, nous t'aimons. Qui que tu sois devenu. Nous t'attendons depuis si longtemps. Il ne te faut conserver que les bons souvenirs...

— Je ne viendrai pas. Je n'y parviendrais pas. Je t'assure, c'est plus fort que moi, il ne s'agit pas d'un vulgaire état d'âme, ou encore d'une posture. Je ne conçois seulement plus les liens, je ne ressens plus rien. Il est trop tard.

Je n'ajoutai pas, toutefois, qu'ils m'étaient à présent étrangers, indifférents, que je ne parvenais pas plus à être affecté d'une jouissance que d'une privation des liens.

Ma mère dissimula sa douleur derrière une fière indignation et je songai à tous ces fils qui trompaient leur mère d'un abject amour factice, afin de justifier mon comportement à mes propres yeux, d'atténuer ma propre culpabilité. Elle vida sa tasse de thé et s'empara du téléphone. Selon moi, elle passa un coup de fil à l'amie qui l'avait mise sur ma piste afin qu'elle l'héberge. Lorsqu'elle eût raccroché, elle griffonna son adresse sur une feuille de son petit carnet et la déposa devant le téléphone.

— Je ne t'en veux pas, murmura-t-elle.

Je lui dis que c'était la vie. Qu'il me semblait bien que c'était la vie qui était comme ça. Elle m'embrassa.

— Donne-moi de tes nouvelles de temps en temps, tout de même.

Puis elle s'en alla.

Je m'allongeai de nouveau et entendis Geneviève Canal, à l'étage au-dessous, qui s'exprimait encore en faisant grincer la poignée de sa porte d'entrée. Alors je me remis à balancer mon corps sur mon lit.

Les déracinés qui posent enfin le pied dans un pays finissent quelquefois par épouser les traditions du nouveau terroir, pénétrés de l'excitante satisfaction d'avoir comblé un manque. Certains deviennent même au bout d'un temps de fameux spécialistes, de véritables porte-drapeaux de leur terre d'adoption dont ils propagent les légendes à travers des ouvrages passionnés.

En ce qui me concernait, aucun danger d'un jour me corrompre dans une quelconque communication à la gloire des traditions des Corbières maritimes et ses valeurs machistes, tauromachistes, ses centre d'intérêt que symbolisaient un fusil de chasse, un ballon ovale ou un doseur d'anisette. Outre le fait que la tulipe marchait convenablement ici, je n'y trouvais guère que l'agrément de ce décor pour *lonesome cowboy* à deux pas d'un littoral encore suffisamment dédaigné par les riches.

Lorsque mes visites chez les gens m'amenaient à rencontrer un aficionado, par exemple, je ne révélais pas mon aversion pour cette coutume. D'ailleurs, mon interlocuteur, comme prudent, ne m'interrogeait jamais et nous nous quittions comme nous nous étions rencontrés, chacun campant sur ses positions.

Mais ce lendemain de la brusque résurgence de ma mère, je devais être encore bien perturbé pour ne pas trouver le fameux mental particulier inhérent à la vente de tulipes en porte-à-porte. Le premier homme que j'écoutai et respirai ne me proposa pas une tasse de café mais un *petit jaune*. Je ne détestais pas l'alcool mais à cette mauvaise absinthe de synthèse préférais tout de même la vodka dans le muscat, mes dynamites. Il me raconta son passe-temps favori : la roulette russe au Bar des Sports.

— Ne le répétez pas à ma femme, elle a les sports extrêmes en horreur.

— Mais il n'y a pas des accidents, quelquefois ?

— Si, fit-il presque mystique, tout en tripotant mes tulipes. La semaine passée, un compère, un ancien international de rugby. Il s'est fait sauter la cervelle, comme ça, devant nous ! Mais bon. Vous savez, sa carrière était derrière lui, hein. Et puis c'est pas plus con que d'aller se battre en Bosnie, pas vrai ?

En temps normal, je me serais contenté de prononcer un laconique « Ma foi ! » et l'homme n'aurait décelé qu'un tolérable

mépris dans mon regard, mais ce jour-là, je ne pus m'empêcher de l'agresser.

— Pourquoi nous servez-vous donc ces minables petits gobelets d'anisette toutes les cinq secondes, au lieu de remplir une bonne fois pour toutes des verres plus larges ?

Il me fixa interloqué.

— Ben j'en sais trop rien au juste. C'est comme ça qu'on fait depuis tout le temps. Quand on y pense, c'est vrai, c'est con, on se remplit trente-six mille godets à l'heure...

Il promena ses yeux au plafond en rougissant un peu.

— Effectivement, quand on y pense, répétais-je avec une perfidie qui me fit aussitôt horreur.

L'homme s'était choisi trois malheureuses tulipes. Deux rouges et une blanche.

— Des bleues, j'en ai pas.

Il paraissait satisfait, il n'y avait aucune raison pour qu'il n'aimât pas les tulipes, puisqu'il m'avait invité à pénétrer chez lui pour faire son choix, mais j'eus un problème. Je devins tout d'un coup sacrément négatif.

— Écoutez, je ne vais pas vous laisser mes tulipes, dis-je en me levant subitement de table. Je vais repartir avec toutes mes tulipes. Je vous prie de m'en excuser.

— Ah ?... Ah bon ? balbutia-t-il avec la tristesse d'un enfant à qui l'on décidait de confisquer un tout nouveau jouet, tandis que je récupérais mes trois tulipes en vitesse.

Je le laissai en plan et m'enfuis, fort mal à l'aise. Ma journée était ruinée. Je m'en voulais d'avoir été aussi peu à la hauteur. Je rentraï.

Aussitôt la porte de mon appartement refermée, je fourrai le nez dans une petite pile de documents divers, au fond de l'armoire. Deux ou trois photographies écornées, pas plus de correspondances dans leurs enveloppes, mon diplôme de fin d'études obligatoires, et ces deux fameux feuillets du docteur Jeanjean.

Lorsque pour moi avait sonné l'heure de trouver un moyen d'échapper au service national, j'avais consulté l'annuaire et contacté la plupart des psychiatres de la ville où je traînais mon adolescence, avant d'enfin mettre la main sur le docteur Jeanjean, ancien psychiatre des armées, qui maîtrisait parfaitement l'art de faire exempter les garçons de ma trempe pour peu qu'ils fussent en mesure de lui verser cinq cents francs en espèces. Notre entretien avait duré quarante-cinq minutes, à son terme il m'avait prié de revenir le lendemain avec la somme exigée, en échange de laquelle il me remettrait cette lettre destinée aux examinateurs de la caserne où j'allais devoir passer mes « trois jours ».

Je soussigné certifie avoir examiné le sujet, l'année dernière, dans sa vingtième année, pour un état de maladaptation sociale avec note dépressive.

Il s'agit d'un sujet présentant un état de mauvaise intégration socioprofessionnelle, en rapport avec un trouble psychopathologique de la personnalité à type de psychopathie. Émancipé à seize ans par sa famille, isolé, se vivant comme rejeté, l'instabilité et les conduites schizoïdes le font placer en milieu spécialisé — IMP Saint-François-Xavier — jusqu'à dix-huit ans avec une intégration très insuffisante au milieu de protection.

Depuis, l'adaptation sociale s'est marquée par une suite d'échecs professionnels accentuant l'isolement et le repliement. Des moments dépressifs avec désir d'autolyse ponctuent cette dimension de déséquilibre. Dysharmonieux dans la dimension sociale, bloqué dans la communication, fragile dans le contrôle avec risques de passage à l'acte, la vulnérabilité de ce sujet, déjà traité en milieu spécialisé, ne nous permet pas d'envisager une adaptation au milieu militaire sans risques d'évolution vers une décompensation.

À l'époque, une fois lus ces mots, j'avais songé que ce psy était un petit futé, qu'il s'y était bien pris pour m'assurer l'exemption. Je n'avais pas regretté mes cinq cents francs. Pourtant, une vingtaine d'années plus tard, cette nouvelle lecture m'incitait plutôt à considérer qu'il s'était contenté de broser mon fidèle portrait. Ni plus ni moins.

Depuis, ma rage s'était atténuée à mesure que les kilomètres et les années m'éloignaient de mon adolescence sabordée, et j'avais au contact de la tulipe recouvré un semblant d'équilibre.

Mes yeux se posèrent aussi sur une photographie de mon père lorsqu'il avait à peu près l'âge que j'avais aujourd'hui. Je devais avoir conservé ce cliché jauni aux bords dentelés afin de me bien faire une idée de ce à quoi j'avais si souvent souhaité ne pas ressembler.

Je m'examinai alors dans le reflet de la vitre, machinalement. Bien sûr que je ressemblais à mon père.

Tôt le matin. Très tôt le matin je fus arraché à mes non-rêves par les meuglements de Geneviève Canal, à l'étage au-dessous. Elle braillait son tour de chant et sa voix tout abîmée semblait provenir de ma salle de bains elle-même tant elle y mettait du cœur. Elle mêlait cantiques religieux (« Plus près de Toi mon Dieu, j'aimerais reposer... ») et chansons populaires (« Tiens bon la barre et tiens bon le vent hisse et haut, Santiano... »), y ajoutait quelques improvisations très personnelles (« Je me laverai la tête tout à l'heuuureuuu, nananèruuu... »), et ponctuait chaque temps en martelant le sol avec ses deux souliers. « Et la tête, alouette je te plumerai... »

Sept heures du matin. Je grognai, me mis à balancer mon corps dans mon lit, mais le *one-woman-show* de ma délirante voisine qui crevait le silence du petit matin sur Port-la-Nouvelle me

dissuada de tenter de me rendormir. Je me levai hors de moi, allumai la Grande Radio Nationale et déjeunai en attendant que l'artiste sortît de son appartement pour aller la congratuler. Lorsque je l'entendis ouvrir bruyamment sa porte et parler toute seule sur son palier, j'enfilai mon peignoir et descendis à sa rencontre.

— Pardonnez-moi, mademoiselle, mais je dois vous faire remarquer que vous chantez bien trop fort. On entend tout, vous savez. Et le matin à sept heures, c'est vraiment trop tôt pour chanter si fort. Vous m'avez réveillé.

Peut-être perturbée par ma tenue, les joues empourprées, elle me regardait en coin et ses lèvres trémulaient.

— Oui mais moi j'aime bien chanter c'est bien de chanter je suis habituée à chanter le matin, bredouilla-t-elle en faisant voltiger sa tête et ses bras dans tous les sens.

— Moi aussi j'aime bien chanter, et j'aime bien aussi que les gens chantent. J'aime beaucoup ce que vous faites. Mais s'il vous plaît, pas si fort, et pas si tôt. Parce que le matin à sept heures, je dors encore. Vous comprenez ?

— Oui. Je le ferai plus, répondit-elle précipitamment.

Sous le coup de l'émotion, ses narines se dilataient. Je la remerciai, remontai et à peine ma porte refermée l'entendis grommeler des insultes d'une sidérante obscénité à mon adresse. Alors j'augmentai le volume de la Grande Radio Nationale, terminai

mon petit déjeuner et allai soigner mes tulipes qui reposaient dans ma baignoire.

Lorsque je me mettais à contempler comme ça mes tulipes allongées nues dans ma baignoire, quelquefois me prenait l'envie de causer, accroupi sur le tapis de bain et le menton planté dans l'émail. M'exprimer, exposer ma vision des choses à ces beautés-là. Je renouvelai leur lit d'eau et épongeai les pétales un peu trop humides en examinant méticuleusement leurs couleurs. Respirer le parfum qu'elles avaient diffusé m'apaisait. Celles et ceux qui prétendent que la tulipe est une fleur qui ne sent rien ne la connaissent pas comme je la connais.

Ce matin-là, je ne prononçai qu'onze mots, une virgule et un point d'interrogation : « Et si nous quittions les Corbières maritimes, et si je déménageais ? »

J'attendis quelques minutes, immobile, attentif, puis m'emparai de ma brosse à dents en songeant que la conversation de la tulipe laissait cruellement à désirer.

Une poignée d'heures plus loin, j'étais en vente dans cette grande cité catalane dont le maire avait la veille annoncé à la presse son décret prohibant la mendicité dans son cœur de ville touristique. « La mendicité sera punie d'une amende de soixante-quinze francs », avait-il précisé le plus sérieusement du monde devant micros et caméras.

À la femme que je visitais, je crus malin de réciter cette petite fantaisie en guise d'introduction : « Elles sont belles, elles sentent très bon mes tulipes, mais il faut bien admettre qu'elles ne sont pas très bavardes ! » Elle n'eut exactement aucune réaction. Alors j'émis un bref rire de nigaud et la laissai faire son choix dans mon panier tandis que je promenais mon regard dans la salle à manger où nous nous trouvions installés.

Je tombai tout de suite dessus.

Sur la commode, face au portrait photographique d'un homme, se trouvait une cassette vidéo debout dans sa jaquette. Une jaquette qui hurlait un titre en grosses lettres rouges : « HARD CRAD ». L'illustration exhibait une fille nue à genoux, agrippée à quatre jambes velues et musclées. Deux petites pastilles noires censuraient l'extrémité des deux verges déployées.

Ma cliente prit la parole. Je sursautai.

— Vous l'avez vue. Vous l'avez vue, hein ? Je vous présente Lætitia, ma fille. Ma pauvre fille...

Puis elle éclata en sanglots en plongeant son visage dans ses deux mains. En attendant qu'elle se fût ressaisie, j'observai autour de moi et notai l'absence de magnétoscope sous le récepteur de télévision. J'étais de plus en plus perplexe. Elle redressa la tête en reniflant et sécha ses yeux. Elle était brune, devait avoir la

cinquantaine. Elle était encore belle, latine, nerveuse. En effet, cette Lætitia avait une certaine ressemblance avec elle.

— À sa majorité, l'année dernière, commença-t-elle en se tordant les doigts, ma fille est partie travailler dans la capitale de région. Mais il y a trois mois, mon époux est tombé sur ce talk-show à la télévision, un débat sur la pornographie.

Elle me raconta comment ce soir-là, son mari vint la trouver dans la cuisine pour lui annoncer que leur fille était devenue actrice porno, qu'elle était dans cette émission où ils la nommaient Læti. Ils assistèrent tous les deux à la fin du débat en se tenant par la main, puis avancèrent une explication : c'était du bidon. Il devait s'agir d'une simple figuration pour gagner trois francs six sous, comme ces reality-shows interprétés par des étudiants. Pourtant, quelques jours plus tard, le père voulut en avoir le cœur net et attrapa un avion pour Paris. Il se rendit directement dans un club de vidéosex de la rue Saint-Denis, l'exhaustivité même de la production pornographique mondiale. Il demanda qu'on lui montre des cassettes de cette Læti qu'on avait vue à la télévision. On lui répondit immédiatement qu'elle n'avait à ce jour tourné que dans un seul film : *Hard Crad*. Il en réclama la projection privée en cabine.

On le releva une bonne heure plus tard, écroulé dans sa cabine, les veines des poignets béantes. « C'est trop, c'est infernal,

c'est l'enfer », souffla-t-il faiblement avant de rendre son dernier soupir. Il avait visionné la cassette dans son intégralité. Toutes positions qu'avait prises sa fille, tous ses gestes, ses soupirs, son sexe, ses fesses, ses seins. Le choc. Les chocs. Celui de la sexualité extrême, celui de la paternité souillée. Deux chocs : l'érection, et l'ignominie.

— S'il ne s'était pas tailladé les veines, peut-être serait-il tout de même mort d'une crise cardiaque, conclut la femme en essuyant son visage. Je me suis procuré cette cassette vidéo mais je ne tiens pas à la visionner. Je ne voudrais pas mourir. La photo de la jaquette me suffit. Si Lætitia suce deux hommes sur la pochette, qui sait combien de bites elle avale dans le film.

— Mais pourquoi exposer cette vidéo sur votre commode ?

— C'est Lætitia ! C'est ma fille ! Et c'est l'unique photographie de ma fille. Les autres ont été balancées au vide-ordure, calcinées par mon époux.

L'émotion que suscitait en moi cette histoire me donnait un aperçu de la détresse dont la pauvre femme pouvait être la proie, mais je n'étais pas Liam Neesom et ne serais certainement pas allé tirer Læti du monde glauque du X pour la ramener en Catalogne Nord. J'encaissai mes cinq fleurs et, tandis qu'elle me raccompagnait, lui proposai de repasser le mois suivant avec d'autres tulipes.

— C'est d'accord, dit-elle monocorde.

Avant que je ne fusse engouffré dans l'escalier, elle me posa cette curieuse question :

— Dites, qu'est-ce que ça vous fait de particulier, au juste, à vous les hommes, quand on vous fait une pipe ?

Je lui adressai un sourire embarrassé et m'enfuis. Ça n'avait rien d'une proposition, c'était bien plus proche du délire.

La folie.

Une fois le pied dehors, la chaleur m'enveloppa. Je dus m'adosser à un mur pour reprendre mon souffle et éponger la sueur qui perlait sur mon front et mes joues. J'éprouvai le besoin de regagner la plage. Ma plage. Je l'appelais la plage blanche.

Pour une raison que je ne m'expliquai pas, le radioréveil se mit à diffuser la Grande Radio Nationale alors que j'étais encore endormi sous la couette. C'était un programme culturel, une heure avec Ariel Saint-Lag, l'écrivain. Le présentateur insistait pour qu'il récitât, comme de coutume dans son émission, l'amorce de son nouveau livre, *Les Innocents*, mais le romancier ne semblait pas très emballé par cette perspective.

« Refuse ! Tiens bon, résiste ! » lançai-je depuis mon lit en jetant un regard sévère à mon pauvre radioréveil.

J'avais gagné ce petit appareil à un jeu de cette même Grande Radio Nationale. Parce que les stations de radio offraient des transistors, alors que les participants n'étaient pas supposés en avoir un impérieux besoin puisqu'ils se trouvaient précisément à l'écoute. Dans ce jeu, il était question de trouver un prénom français très

populaire qui se terminait par « ine » alors qu'il était un prénom exclusivement masculin. J'avais composé le numéro de téléphone, obtenu la ligne et l'antenne en une poignée de secondes, un coup de chance, ridicule petite chance. J'avais nonchalamment énoncé ma réponse : « Antoine », et l'animateur s'était tout de suite écrié sur les ondes que je venais de gagner un magnifique radioréveil. Lorsque hors antenne, une autre voix, plus mélancolique celle-là, m'avait demandé mes coordonnées afin de m'expédier mon lot, j'avais longuement hésité, puis fini par lâcher mon adresse. Dans la nation, avant que ma mère ne s'en fût mêlée, les seuls à détenir mes coordonnées étaient mon propriétaire, la compagnie du téléphone et la Grande Radio Nationale.

L'écrivain Ariel Saint-Lag, de guerre lasse, finit par accepter de lire à l'antenne les premières pages des *Innocents*. Je grognai un peu puis écoutai le son de sa voix mystérieuse, presque féminine.

La petite fille rit comme l'homme n'a jamais de son existence vu ou entendu rire une enfant ni personne. Inlassablement, elle se laisse tomber dans la neige, dévale la même petite pente, puis la grimpe encore, les jambes ensevelies jusqu'aux genoux et les bras tendus comme une petite funambule. Combinaison, bottines, gants, bonnets, elle est tout de blanc vêtue et seule la couleur de son visage se détache de la neige.

L'homme demeure planté à l'endroit où toujours s'achèvent les roulades de la fillette et se contente de répondre à ses cris de joie par un simple sourire. Attentif et prévenant, il sait parfois l'attraper sous les bras pour l'aider à se relever.

Le ciel est bouché. La neige et les nuages se confondent et le trait d'horizon n'existe pas. Aucun décor à la scène mais du blanc, du blanc à perte de vue. La sensation de se trouver nulle part.

Le blizzard s'est levé et la neige tourbillonne par rafales, alors l'homme saisit la main de l'enfant. Tous les deux retournent en direction du chalet. Ils s'éloignent lentement, main dans la main, et cette planète est si étrangement silencieuse qu'ils vous semblent y demeurer les derniers êtres vivants. Le bruit de la neige qui se comprime sous leurs pas et le sifflement du blizzard constituent l'infime illustration sonore de la scène...

Ariel Saint-Lag marqua une pause. J'avais très peur que le présentateur de l'émission reprenne la parole, j'espérais de toutes mes forces que l'écrivain, dans le studio, était en train de lui indiquer d'un signe de la main qu'il n'avait pas terminé sa lecture. Je percevais juste son souffle dans le micro. Puis il poursuivit enfin son texte. Plus lentement. Plus bas.

... Une fois la porte du chalet refermée, la fillette se précipite sur la cheminée où les flammes sucent une bonne bûche bien sèche. Elle se déchausse et abandonne gants et bonnet sur un fauteuil. L'homme la rejoint et s'agenouille face à elle. Il dégrafe la combinaison de l'enfant

jusqu'aux jambes et elle s'en débarrasse, s'appuyant d'une main sur son épaule. Puis, tout sourire, elle lève les bras bien haut tandis qu'il saisit son petit pullover blanc à la taille pour le lui ôter. En maillot de corps blanc, socquettes et culotte blanches, elle s'assied sur la pierre qui borde la cheminée et rit malicieusement en croisant ses petits bras nus sur son ventre. L'homme se redresse et d'un geste l'invite à patienter avant de disparaître. Alors elle contemple rêveuse le feu qui crépite et qui projette quelques braises sifflantes à ses pieds.

L'homme reparait à l'entrée du salon. Elle tourne son regard vers lui. Il avance d'un pas lent, les mains derrière son dos. Elle le fixe. Il arrive devant la cheminée, son pantalon frôle l'épaule nue de la petite fille. Il s'arrête. Elle doit dresser la tête pour le regarder dans les yeux. Alors il plie les jambes, lui adresse un large sourire et lui présente enfin ce qu'il dissimulait dans son dos, ce dont elle s'empare pour aussitôt le porter à ses lèvres. Un grand verre de lait chaud sucré au miel. Un grand verre de lait chaud bien crémeux.

Finalement, Ariel Saint-Lag ne s'en était pas si mal tiré. Les auditeurs avaient dû entrer complètement dans son histoire, et *Les Innocents* allaient sans aucun doute bien se vendre durant les prochains jours.

J'aurais volontiers suivi la suite du programme culturel mais Geneviève Canal ne l'entendit pas de cette oreille. Son tour de chant débuta tambour battant à l'étage du dessous. Je bondis hors de mon lit comme un enragé, ne pris même pas la peine d'attraper mon

peignoir au vol et déboulai dans l'escalier en caleçon pour aller frapper à sa porte en vociférant. Elle ouvrit au bout de près d'une minute et prit bien soin de ne pas poser son regard sur autre chose que les boîtes aux lettres derrière mon épaule. Son corps vibrait plus que jamais.

— Mademoiselle Canal, je vous l'ai déjà dit poliment, vous chantez trop fort ! Je ne parviens même plus à entendre la radio chez moi ! Maintenant, si vous ne voulez pas faire un effort, je vais me fâcher pour de bon. C'est ce que vous cherchez ? Vous voulez que je me fâche ?

— Mais j'ai pas chanté, répondit-elle immédiatement en secouant énergiquement la tête. Je comprends pas de quoi vous parlez, j'ai pas chanté.

— Mais si, enfin ! Santiano et tout !

— Vous êtes fou ! J'ai pas chanté !

Je déclarai forfait. Je soupirai violemment et remontai chez moi en serrant les poings.

— C'est ça, je dois être fou.

Quelques minutes plus tard, seulement quelques minutes plus tard, on sonna en bas. Exaspéré, je décidai tout de suite de ne pas répondre, me recouchai et écoutai la météo marine sur la Grande Radio Nationale, histoire de me changer les idées, guettant le fréquent fou rire de la journaliste qui savait transformer ce fastidieux

communiqué en un véritable petit instant de bonne humeur. On insista deux ou trois fois, à ma sonnette, mais je me rendormis en ignorant celui ou celle qui cherchait à me voir. Je n'attendais personne.

À mon réveil, Geneviève Canal me cassa de nouveau les pieds. Elle avait une petite conversation avec son plafond — et mon plancher. Sa voix passe-muraille ne m'envoyait pas des vibrations très agréables, j'entendais absolument tout ce qu'elle disait comme si elle me parlait, au pied de mon lit. D'ailleurs elle parlait de moi.

« Et pourquoi le voisin il répond pas quand on sonne chez lui ? Santiano ! Et pourquoi la jeune fille elle a laissé un paquet ? Hisse et haut, Santiano... »

De quoi ? Quel paquet ? Je me précipitai sur le palier.

En effet, se trouvait un petit paquet sur mon palier, devant ma porte. Personne ne me connaissait au point de m'expédier des cadeaux, des *paquets*. Je considérai la chose en fronçant les sourcils, hésitai, puis m'en emparai enfin. Après m'être enfermé chez moi, je l'ouvris avec précaution. S'y trouvaient trois choses : une carte téléphonique, un stylo plume et un dictionnaire. Il y avait aussi une lettre. C'était signé du prénom de ma sœur. Elle regrettait de ne pas m'avoir trouvé là car elle avait des révélations importantes à me faire. Nous aurions un demi-frère, une obscure histoire d'adultère qui remonterait à une trentaine d'années. Elle l'aurait retrouvé et il

fallait qu'elle me le présente. Je hochai lentement la tête en relisant plusieurs fois cet étrange message. « Mais qu'est-ce que c'est encore que cette histoire... »

La télécarte, le stylo plume et le dictionnaire, ma sœur devait de toute évidence m'indiquer par cette association de choses qu'elle souhaitait que j'entre en contact avec elle. Le sort de ma famille me laissait froid, comment ce fantomatique demi-frère aurait-il su éveiller en moi la moindre petite particule de curiosité ? Je refermai le paquet et le remisai dans l'armoire.

Et je grognai.

Ma mère ne s'était pas contentée de dénicher mon adresse. Elle l'avait aussi fait passer autour d'elle. Allais-je aussi entendre débarquer tantes et oncles, pères et aïeuls, tous à la file devant la porte de mon appartement à Port-la-Nouvelle, Corbières maritimes ?

Je me rendis chez ce médecin, que j'avais envisagé de consulter des semaines auparavant. Oui, il faut préciser que non assuré sur la maladie, j'hésitais longtemps lorsqu'il s'agissait d'engager le moindre frais de santé, et avais pris l'habitude de n'entamer aucune démarche avant d'avoir laissé agir la Nature, et l'autosuggestion. Je m'étais ainsi débarrassé, tout seul dans mon coin, de centaines d'infections, d'inflammations, d'intoxications. J'avais même tenté d'endiguer une trachéite. Là, je regrettai : il y eut complications et je dus en quatrième vitesse gagner les urgences de la ville où je vendais alors mes tulipes, un beau matin, littéralement étouffé. Je n'ai plus la même voix, depuis. Cette fois aussi, je devais me résoudre à consulter : une de mes oreilles s'assourdissait de plus en plus fréquemment, je percevais tous les bruits de l'intérieur de mon corps, c'était fou tout ce qui se passait là-dedans ! Les os qui

craquaient, le jeu des cartilages, l'effervescence, le sang, les sucs, les substances, ça bouillonnait et faisait un chambard insupportable que mon oreille bouchée me transmettait, privée qu'elle était des bruits de l'extérieur. Cela commençait de provoquer d'intolérables migraines, sans parler des affres. Je devais consulter, en avais bien peur. Il s'agissait de l'oreille gauche, celle du téléphone, dont je ne me servais pourtant qu'avec une extrême modération. C'est-à-dire lorsqu'on m'appelait. C'est-à-dire à peu près jamais.

Le médecin ôta le cérumen de mon oreille, à l'aide d'une petite pompe, en sifflotant. Il me sembla que cette tâche lui était très familière, très machinale. Après s'être ôté ses gants en latex, il regagna son fauteuil de l'autre côté du bureau puis commença de marquer des choses sur des feuilles de papier en me conseillant de ne plus utiliser de cotons-tiges.

— Vous comprenez, m'expliqua-t-il, le coton-tige pousse tout vers le fond de l'oreille et ne retire rien, en comparaison. Alors c'est forcé, à la longue, cela provoque un bouchon de cire. Vous me comprenez ?

— Oui... Euh, oui docteur.

— Comme quoi une hygiène excessive peut s'avérer nuisible. Si vous saviez ! Car dans mon métier, on voit de tout, vous pouvez me croire. Les femmes sont des obsédées de l'hygiène ! Ce sont surtout les femmes. Vous ne pouvez pas vous imaginer. Elles se

précipitent dans la salle de bains chaque fois qu'elles sont passées par les petits coins ! Une obsession, je vous dis ! Et puis croyez-moi, ça y va, les détergents sur les muqueuses !

Je trouvais la conversation de ce médecin particulièrement embarrassante. J'avais envie de dire que l'excès de propreté me semblait moins dramatique que l'inverse, mais me gardai de nourrir cette discussion.

— Mais alors, pourquoi en vend-on ? demandai-je.

Le médecin se figea.

— Quoi donc ? fit-il ahuri.

— Eh bien ! Des cotons-tiges ! Pourquoi persiste-t-on à en vendre, si ce n'est pas efficace ?

Il toussota, termina d'évacuer de son esprit les muqueuses des femmes, chaussa ses lunettes et se pencha vers moi, au-dessus de son bureau, avec un air suffisant.

— Cher monsieur, il faut bien que tout le monde mange. Y compris les fabricants de cotons-tiges.

Il me tendit un formulaire à remplir pour la sécurité sociale et je lui laissai deux billets. Il fallait bien qu'il vive lui aussi.

Je m'éloignai de son cabinet en longeant l'étang, convaincu qu'il ne restait plus beaucoup de bonheur à espérer d'une société dans laquelle la moitié des individus consentait que l'autre moitié lui refilât des cotons-tiges qui obstruaient les oreilles, des dentifrices qui

favorisaient les caries et des produits alimentaires qui donnaient faim. Tout de même, le lobby des fabricants de cotons-tiges me laissait songeur.

Je fis une boule du formulaire pour la sécurité sociale et le balançai dans un caniveau, puis allai vendre mes tulipes chez les gens, mes belles tulipes qui dureraient trois bonnes semaines si l'on en prenait bien soin.

À mon retour, en fin d'après-midi, je trouvai au même endroit où ma sœur avait déposé son paquet, devant ma porte, une lettre. Sur l'enveloppe, une écriture infantile, guidée par un trait tiré au crayon à papier : *Pour Monsieur le Voisin.*

Si je fais du bruit c'est pas de ma faute et moi j'ai l'habitude de chanter j'ai un caractère nerveux mais il y a des nuits où j'entends couler les robinets et moi je me plains pas j'embête personne. Si on peut plus rien faire c'est embêtant j'ai envie qu'on me laisse tranquille et pas me faire rouspéter j'ai pas envie de m'énerver pour retourner à la clinique. J'étais pas heureuse quand j'étais avec mes parents car mon père me tapait. J'espère que vous comprenez car maintenant je veux être heureuse. Si je fais du bruit je m'excuse mais je paye mon loyer.

À cette lettre que vous devinez tracée avec application, avec peine, à cette lettre touchante d'authenticité, je répondis. Ne me fallait-il pas boucler une bonne fois pour toutes l'affaire du tapage

de Geneviève Canal. Alors je choisis un style idoine et écrivis à ma voisine du dessous.

Chère Mademoiselle,

Merci d'avoir pris la peine de m'écrire. Je voudrais vous dire que j'aime bien quand les gens chantent, mais vous chantez trop fort. Moi je fais attention à ne pas faire de bruit pour ne pas vous déranger, parce que je vous respecte. Moi aussi je paye mon loyer, mais ce n'est pas une raison pour oublier que je ne suis pas tout seul à vivre dans cette maison.

Je vous souhaite d'être heureuse, mais s'il vous plaît, ne chantez pas si fort.

Le voisin

Et j'allai déposer ma lettre à la porte de Geneviève Canal en espérant très fort avoir su trouver des mots qui pouvaient lui être agréables, et surtout avoir mis un point final à ses nuisances sonores.

Un peu plus tard, le téléphone se mit à sonner. Cela se produisait si peu fréquemment que cette sonnerie déclenchait chaque fois en moi une sorte de panique comparable à celle que pouvaient provoquer les alarmes, les alertes. J'hésitai une dizaine de secondes en fixant le téléphone, puis me décidai à décrocher. Un

homme prononça mon prénom et attendit une confirmation. J'hésitai encore, puis confirmai.

— Ah ! fit la voix. C'est moi.

— Qui ça, *moi* ?

— C'est moi, ton père. Je suis content de te trouver, tu sais.

— Comment as-tu obtenu ce numéro de téléphone ? demandai-je aussitôt, bien qu'ayant une parfaite idée sur la question.

— Ta mère. Pour tout dire, je ne sais pas comment elle a déniché ton téléphone et je pensais bien qu'il s'agissait encore d'une de ses histoires. Ainsi tu es en Corbières maritimes.

— Pour le moment.

Il s'exprimait d'une voix mielleuse. Il m'agaçait déjà. Je songeai que j'aurais mieux fait de suivre mon instinct et ne pas répondre à ce coup de fil, je n'avais absolument rien à dire à mon père. En revanche, lui semblait décidé à me raconter sa vie, il vivait à la campagne avec sa nouvelle amie. Ils faisaient des Scrabble. J'écoutais distraitement son bavardage que je ne parvenais pas à considérer comme m'étant destiné.

— Alors comme ça tu es dans la tulipe. Et ça marche, la tulipe ? Tu gagnes bien ta vie ?

— Je sauve ma peau, on va dire.

— Bon. Trêve de plaisanterie. Si je t'appelle, c'est que nous avons un problème. J'ai une question bien précise à te poser. As-tu vu ta sœur ces derniers temps ?

— Non.

— Il y a un problème avec ta sœur. Il semblerait qu'elle se soit dirigée vers les Corbières maritimes dans l'intention de te rencontrer, mais depuis, plus aucune nouvelle.

— Ah bon.

— Tu sais, depuis plusieurs mois, elle disjoncte. Elle vient me trouver régulièrement pour m'annoncer qu'elle a retrouvé la trace de votre demi-frère. Chaque fois, il ne s'agit que d'un pauvre bougre dont elle fait fortuitement la connaissance, à qui elle attribue un air de famille, mais qui, bien entendu, n'a rien à voir avec nous. Je ne sais pas, c'est une idée fixe chez elle, elle ne pense qu'à cette histoire de demi-frère, fait des recherches généalogiques à tout bout de champ et pour tout dire, ça nous tape sérieusement sur le système, à ta mère et moi.

Mon père avait donné de la voix sur les derniers mots, comme s'il était en train de me réprimander.

— Ah bon.

— Euh... Tu es au courant de quelque chose ? Elle ne t'a pas contacté ?

— Non.

— Dis donc, cette histoire de demi-frère n'a pas l'air de te passionner.

— Tu l'as dit.

— Mais n'aimerais-tu pas savoir si oui ou non vous avez réellement un demi-frère quelque part ?

— C'est le cadet de mes soucis.

Il y eut un blanc, puis il se racla la gorge.

— Soit. Eh bien dans ce cas... Enfin te voilà prévenu, ta sœur souhaite te rencontrer. Et à part ça, ça va ?

— Ça va.

— Bon. Bien. Tiens, attrape donc un crayon, tu vas noter mon adresse et mon téléphone.

Je l'entendis me dicter ses coordonnées en se figurant que j'étais en train de les prendre en note. Il me souhaita de réussir dans la tulipe. Je demandai : « Réussir quoi ? » et lui souhaitai bonne chance au Scrabble, puis nous mîmes un terme à cet insolite petit coup de téléphone.

Après avoir raccroché, je réalisai que j'étais alors devenu parfaitement incapable de prononcer les mots « papa » ou « maman ». Ni à lui, ni à elle je n'avais pu dire bonjour ou au revoir « papa » ou « maman ».

J'avais décidé de nous bouger un peu, mes tulipes et moi. J'avais choisi d'aller vendre chez les habitants de cet agréable petit port de pêche du Languedoc, une centaine de kilomètres plus à l'est. Lorsque je me déplaçais, j'utilisais le train. Je prenais toujours plaisir à traverser la région en train pour la regarder défiler sous mes yeux, paisiblement installé derrière le triple-vitrage. Je connaissais à la seconde près le temps qu'un train passait sous la plupart des tunnels des environs, je savais avec précision à quels moments la mer serait visible de ma banquette. J'étais si calé en matière de transport ferroviaire que la façon de travailler des contrôleurs n'avait plus aucun secret pour moi : je ne me munissais jamais d'un titre de transport, je montais très simplement dans les trains et m'installais, mon panier de tulipes sur les genoux, en souriant aux usagers qui m'entouraient et me rendaient ce sourire, séduits qu'ils étaient par

mes jolies fleurs. Si eux étaient d'accord pour contribuer à offrir des TGV ultra-rapides aux hommes d'affaires et politiques pour qu'ils les mènent encore plus aisément à la baguette, tandis qu'eux devaient se contenter pour leurs trajets ordinaires de trains désespérément en retard qui avaient été mis en circulation un demi-siècle auparavant, c'était eux que ça regardait. Ils ne semblaient pas avoir ma vision des choses. Peut-être n'avaient-ils pas davantage *leur* vision des choses, mais celle d'un autre. Cela ne me tracassait pas outre mesure et ne m'empêchait pas de leur adresser mon sourire et de leur vendre quelques tulipes.

Une fois arrivé dans la petite localité portuaire, je flânai une bonne heure, allai prendre l'air de la mer, planté au bout de la jetée, puis retournai m'enfoncer dans la ville. Les pêcheurs parlaient fort, un clocher carillonnait, et ça sentait le poisson à chaque coin de rue. J'étais en pleine forme, le coup de téléphone de mon père n'était donc pas parvenu à entamer mon mental. Ma mère avait ouvert le feu et, après l'étrange message de ma sœur, je devais m'être machinalement conditionné à entendre un de ces jours la voix de mon père. Cela n'avait pas eu l'impact de la visite de ma mère, et cette journée me paraissait magnifique.

Elle m'ouvrit. Elle souriait déjà. Comme j'allais pouvoir le constater un peu plus tard, Priscilla souriait tout le temps à tout le monde, j'adorais cela. Elle m'ouvrit donc et je ressentis tout de suite

quelque chose de bon m'envahir, quelque chose de magique. Immédiatement je désirai sexuellement Priscilla. En ce qui concernait mes tulipes, elle ne savait pas, sa mère était absente et elle n'avait pas d'argent à sa disposition. Je lui indiquai que je lui offrais celles qu'elle choisirait. Elle me dirigea dans la salle à manger.

Priscilla avait seize ans, sa mère était originaire de l'Île Maurice, dans l'océan Indien, près de Madagascar, et son métissage lui donnait des allures de petite princesse héritière de la planète. Émerveillée par mes tulipes, elle les couvait de son regard exquis en leur adressant toutes sortes de compliments. Je n'en avais jamais entendu autant d'un seul coup leur égard. Moi, émerveillé par la jeune fille, les yeux mi-clos, je contemplais la couleur de sa peau, l'adolescence de son corps que trois fois rien d'étoffe dissimulait, et demeurais silencieux.

Désirer une fille n'était pas un sentiment qui me saisissait pour un oui, pour un non. D'une manière générale, et ce depuis bon nombre d'années, j'avais cessé d'attendre quoi que ce fût des gens, y compris affectivement, y compris sexuellement. Pourtant je m'entendis ce jour-là murmurer à Priscilla qui était en train d'admirer mes tulipes :

— Écoute, je ne sais pas trop ce que tu vas en penser, mais je te trouve fabuleusement belle, exceptionnelle, magique. J'ai envie de toi, j'ai envie de te faire l'amour.

Sans cesser de sourire, elle posa ses yeux sur moi et me dévisagea longuement.

— Eh bien ! On peut dire qu'avec toi, c'est clair.

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— J'ai seize ans, s'esclaffa-t-elle. Je pourrais être ta fille, non ?

Je me levai et m'approchai d'elle. Le désir qui m'avait saisi était irrésistible, je brûlais, j'étais en feu. Mes mains s'agrippèrent à sa taille. Elle souriait encore.

— Je te désire comme je n'ai désiré personne depuis des lustres. Sens comme j'ai envie de toi. Il faut que tu me jettes dehors et que tu me balances mes tulipes au visage *maintenant*, ou alors nous le faisons.

Elle laissa mes main sur sa peau, baissa les yeux et réfléchit.

— Si tu réfléchis, c'est que tu en as envie. Pas vrai ?

Avec lenteur, elle releva le menton. J'avais la réponse.

Elle me laissa la déshabiller et m'observa me déshabiller, puis nous fîmes plusieurs fois l'amour sur un sofa. La peau de Priscilla laissait sur ma bouche un goût épicé. Lorsque je relevais la tête pour guetter ses sentiments sur son visage, j'emplissais mes poumons d'air et passais ma langue sur mes lèvres afin de me délecter de cette saveur enivrante. Mes mains blanches, pâles, exploraient avec fébrilité les mystères de son corps. La couleur de sa peau contre la mienne m'exaltait. J'avais la sensation de voyager, d'être du monde.

Durant les derniers instants, elle m'envoyait de sauvages petits coups de joue dans la tempe et ses yeux semblaient vouloir se révolter. Je regardai son bras, elle avait la chair de poule. Son plaisir décuplait le mien. Il me semblait tout reprendre depuis le moment de mon existence où tout avait été sabordé, à son âge. Je me sentais terriblement proche de l'adolescente. Je donnais et recevais du plaisir amoureux. Je plaisais et elle me plaisait. C'était passionnant.

— Tu sais que j'ai encore envie, chuchota-t-elle. Tu es certainement très habile avec les filles, tu dois sentir que j'ai encore envie. Mais ma mère ne va pas tarder. Donne-moi donc quelques tulipes et file.

Je lui laissai toutes mes tulipes, ne repris que mon panier, et lui inscrivis mon téléphone dans le creux de sa main.

— Tu te débrouilles comme tu veux, dis-je. Si tu veux que nous nous revoyions, appelle-moi. Si tu ne veux plus me revoir, il te suffit d'oublier mon numéro. Moi, je ne t'appellerai jamais parce que c'est toi qui décides.

Elle m'avait écouté lui déballer ma petite histoire, toujours souriante, son bouquet de tulipes dans les bras.

— Tu sais, tu es différent, toi.

Sur le chemin du retour, je me posai la question de savoir si c'était un compliment.

La petite lettre que j'avais adressée à Geneviève Canal avait dû produire son petit effet. Son silence relatif avait de nouveau plongé la maison dans un calme que je croyais ne jamais pouvoir retrouver depuis que je n'en étais plus l'unique résident.

Toutefois, mon insolite voisine ne pouvait s'abstenir que partiellement d'avoir des conversations avec les éléments qui l'entouraient. À l'occasion je tendais l'oreille, hilare, lorsqu'elle sortait et verrouillait sa porte avec frénésie. Une fois sur son palier, les deux tours de clé donnés avec peine, elle actionnait la poignée des dizaines de fois : « T'es fermée, une... T'es fermée, deux... T'es fermée, trois... Bon, c'est bon, t'es fermée. Allez encore un coup. T'es fermée, une... T'es fermée, deux... »

À l'issue de ces innombrables tests que son trouble obsessionnel compulsif lui infligeait, elle s'élançait avec énergie dans

la rue mais la plupart du temps, de ma fenêtre, je la distinguais revenir à toute vapeur, essoufflée, pour renouveler l'opération : « Encore un coup. T'es fermée, une... T'es fermée, deux... »

Lorsqu'elle s'en allait chercher du pain ou du lait, à l'épicerie distante d'une cinquantaine de mètres, l'expédition lui prenait une bonne quarantaine de minutes, dont trente exclusivement dédiées à la fermeture et l'ouverture de sa porte. Après tout, cela me distrait, et l'épicier ne levait son rideau que sur les coups de neuf heures.

Et puis, de retour d'une de mes ventes de tulipes chez les gens, je la rencontrai dans l'escalier. Elle avait dû guetter mon arrivée à sa fenêtre. Son large sourire qui m'exhibait sa dentition accidentée ne me disait rien de bon.

— Bonjour. Eh ! Bonjour !

— Bonjour mademoiselle, répondis-je poliment en commençant de monter chez moi.

— Il faut que je vous dise...

Je dus m'arrêter et me retourner.

— Il faut que je vous dise que je vous aime bien, vous savez. Je pense à vous, hein.

— Ah.

— Ah mais oui ! Il faudra venir boire le café un de ces jours, hein ?

— Oui. C'est gentil, merci.

Je m'étais remis à grimper mon escalier, je pensais qu'elle en avait terminé.

— Et puis aussi, poursuivit-elle dans mon dos, il faudra venir pour mon anniversaire ! Le 22 décembre, c'est mon anniversaire. On fera la fête, il faudra venir, hein ?

— Euh, oui. C'est gentil, merci mademoiselle.

Lorsque je fus entré chez moi, je l'entendis encore exposer depuis son palier certains projets relatifs à son anniversaire, dans cinq mois. Cela se prolongea plusieurs minutes, puis sa porte claqua. J'avais une *deadline* pour déguerpir de Port-la-Nouvelle, Corbières maritimes : le 22 décembre.

Puis ma mère me téléphona. Il faut admettre que cette fois, je perdis mon sang-froid et sombrai tout de suite dans une rage folle.

— Mais qu'est-ce qui vous prend à tous les trois de me solliciter tout le temps comme ça depuis quelques jours après vingt ans !

— Mais... Mais enfin calme-toi ! C'est la toute première fois que je te téléphone !

— Peut-être, mais si ce n'est pas toi c'est le père, et si ce n'est pas lui, c'est la sœur ! C'est bien simple, depuis que tu as mis la main sur mes coordonnées, ça n'arrête pas de sonner dans tous les coins de cette maison ! Si ça continue, je vais finir par m'installer

ailleurs une fois de plus et ne pas renouveler mon abonnement au téléphone, puisque même sur liste rouge...

— Ne fais pas cela, supplia ma mère. Si tu déménages, donne-moi ton adresse, à moi, à moi seule.

J'étais stupéfait, incapable d'accepter la tragique importance que je semblais avoir brusquement prise aux yeux de ma famille, aux yeux de ceux qui étaient sortis de mon existence depuis la signature de mon émancipation chez le juge des enfants, vingt ans en arrière.

— Je te le demande, mon fils...

— Hum. De toute façon je ne suis pas encore parti. Mais c'est un véritable harcèlement familial, ma parole !

— Écoute. Ta sœur nous pose un problème. Elle est malade. Je veux dire vraiment malade. Nous sommes parvenus à la faire suivre dans une clinique, euh, une maison de repos, enfin tu comprends... Mais elle n'a pas souhaité y rester. Nous n'avons pas pu l'y contraindre, la loi ne nous y autorise pas.

— En quoi suis-je concerné par cela ? Que crois-tu que j'y puisse, au juste ? Je ne l'ai pas revue depuis vingt ans, je ne suis même pas certain de pouvoir la reconnaître si je la rencontrais. De plus, je vis à des centaines de kilomètres.

— Elle devait passer te voir. Tu ne l'as pas rencontrée ?

— Elle est passée, j'étais absent.

— Je suis très inquiète, nous n'avons pas de nouvelles d'elle depuis son départ pour les Corbières maritimes. Tu sais, elle est capable de tout. Comme je regrette de lui avoir dévoilé l'existence de ce demi-frère... Tu étais au courant ?

— Cette histoire de demi-frère m'indiffère au plus haut point, prononçai-je glacial.

— Ah... Pour en revenir à ta sœur, je ne sais pas quoi faire.

— Tu ne t'attends tout de même pas à ce que je vous livre la solution. Les parents, c'est vous, pas moi. Vous en savez bien plus que moi, il me semble, sur cette famille. Je ne voudrais pas faire mon désagréable, mais à la fin ! vous êtes responsables, non ?

— C'est vrai. Je t'embête avec ces histoires. Il ne faut pas. Je ne t'appellerai plus pour te parler de ta sœur, pardonne-moi.

J'en déduisis qu'elle me rappellerait.

Une fois pris congé de ma mère, je ne raccrochai pas. Je coupai juste la communication puis composai fissa le numéro du vendeur d'appareils électroménagers. Je lui demandai le prix d'un répondeur téléphonique. Ma première idée avait été de résilier purement et simplement mon abonnement à la compagnie du téléphone, mais Priscilla, la petite princesse métisse, devait pouvoir me joindre. Selon le vendeur, cet achat représentait un beau bouquet de tulipes. « Et si je venais là maintenant, vous en auriez un de disponible ? »

Je sortis une liasse de billets de l'armoire. Toutes mes économies étaient placées dans l'armoire. C'était un bon placement. Je n'avais jamais déposé un seul sou dans une banque. Les gens payaient mes tulipes en espèces, je réglais mon loyer et ma facture de téléphone en espèces, et j'étais assez satisfait de n'avoir jamais à passer la porte d'un établissement bancaire.

Pourtant, avant de mettre de la tulipe dans ma vie, j'avais eu une idée qui, grâce à une banque, me valut de vivre à la riche durant des mois. C'était l'année de mes dix-huit ans. J'avais ouvert un compte dans la jolie petite agence bancaire au coin de ma rue et quelques jours plus tard, j'avais reçu l'avis de mise à disposition de mon chéquier. J'allai le retirer puis, aussitôt franchie la porte de la banque, filai droit sur le commissariat de police où je déclarai avoir perdu mon portefeuille et mon chéquier. Dans la même journée, je me rendis une nouvelle fois à la banque pour faire opposition aux chèques qu'on m'avait fournis en produisant mon certificat de perte établi par la police. J'utilisai par la suite ces chèques dans des hypermarchés, des boîtes de nuit, et m'offris deux ou trois voyages sur le continent, en toute tranquillité, accompagnant chaque chèque d'une pièce d'identité en bonne et due forme. Sans avoir une seule fois été inquiété par quiconque, je descendis des litres de vodka, me vêtis, me cultivai et me divertis tout le long d'une année, celle de mes dix-huit ans, dans la plus parfaite gratuité.

Telle fut mon unique approche du système bancaire.

L'installation du répondeur téléphonique m'occupa durant plus d'une heure. J'avais choisi un modèle bon marché et les choses étaient sacrément compliquées avec cette camelote. Il se nommait Complice. J'avais pourtant l'impression de ne commettre aucun délit et ne culpabilisai pas une seconde. Seulement je dus travailler mon annonce un bon moment et la réenregistrer trois ou quatre fois parce que le modèle Complice, le modèle bon marché, n'accordait que seize secondes à l'utilisateur pour le message d'accueil. Je m'étais préparé un texte assez sympathique, principalement destiné à Priscilla, mais après plusieurs allègements, jamais suffisants, je perdis patience et installai nerveusement cette annonce : « Bonjour. Absent, bla bla. Répondeur, bla bla. Message, bla bla. Bip sonore, bla bla. À bientôt. »

Je contemplai un moment le répondeur, du lit où j'étais allongé, et pris la décision de le laisser branché en permanence, y compris lorsque j'étais présent, en souhaitant très fort que Priscilla me passe un coup de fil et ne raccroche pas avant de prononcer son prénom et me laisser le temps d'intercepter la communication. En ce qui concernait les appels de plus en plus singuliers de ma famille, j'avais pris le parti de ne plus y répondre. J'allais me contenter, si je puis dire, d'en prendre connaissance par l'intermédiaire de mon Complice.

Dans les Corbières, qu'elles fussent hautes ou maritimes, les gens tombaient moins facilement sur un travail que dans la plupart des autres endroits du pays. Ceux qui y étaient parvenus avaient tendance à considérer les autres comme des décalés, des oisifs volontairement installés sur le littoral qui se contentaient de leurs indemnités. La réalité était pour bon nombre d'entre eux un tout petit peu plus compliquée, et les élus plus ou moins locaux qui annonçaient régulièrement leur toute nouvelle priorité, l'emploi, avaient depuis belle lurette fini par faire rire les chômeurs aux larmes.

J'étais bien placé pour rencontrer les fameux oisifs volontairement installés sur le littoral puisque je sonnais chez eux aux heures dites de bureau. En effet, certains assumaient tout à fait leur inactivité, créaient, inventaient, innovaient dans leur coin, les

sales égoïstes, et pouvaient susciter, c'est vrai, une certaine hostilité autour d'eux. Pour ma part, ils m'inspiraient plutôt de la sympathie, et attisaient davantage ma curiosité que ma jalousie. Après tout, pourquoi exiger de chacun qu'il recherche un travail lorsqu'il manquera inévitablement plusieurs millions de postes.

Certains autres semblaient en revanche privés de leur raison d'être, vidés de leur essence, exsangues, dès qu'ils perdaient leur emploi, leur « activité », disaient-ils. Eux aimaient mes tulipes à la folie. Ils m'accueillaient et s'adressaient à moi comme s'ils étaient en train de bavarder avec leur dentiste, leur médecin, leur psychanalyste. Chaque fois que je tombais sur l'un d'eux, je me sentais pleinement satisfait de mon sort. Le don que je m'étais découvert pour placer des tulipes chez les gens sans jamais trop d'histoires m'avait épargné ce désarroi social. Je n'en tirais aucune gloire, mais ces êtres humains désespérés, à bout de force, la patte broyée dans un piège, étaient loin de m'inciter à remettre en question ce qui d'ailleurs m'apparaissait comme ma destinée.

Comment ne pas frémir au souvenir de cette jeune femme devenue irascible au point d'ajouter de la poudre de ses gélules de tranquillisants au biberon de sa gamine. Elle me donnait du discours social mais prononçait pathétiquement la dénomination de son univers comme suit : « La société de consolation ».

Et cet informaticien qui me reçut une demi-douzaine de disquettes entre les dents, hagard, les yeux injectés de sang. Cet ingénieur avait été licencié, la science même qu'il avait contribué à développer permettait désormais que l'on se passât de lui. Cet aspect des données lui paraissait si cruel qu'il en était devenu cinglé.

Et cette subite promotion de la vie associative. Tous ces malheureux demandeurs d'emploi à la quête d'une amicale, d'un comité, à la recherche d'une réconfortante ressemblance, l'assurance d'avoir des points communs, des symptômes en commun, n'étaient-ils pas en train de s'avouer dépourvus de la moindre identité, de la moindre nature une fois privés d'emploi, trompés comme ils avaient été sur eux-mêmes.

Nous discussions de ces aberrations dont nous étions les mêmes témoins, chez ce militant de gauche qui se disait au chômage depuis les législatives de printemps. Ce devait être une image. Un élément de langage.

— Ne me dites pas qu'à l'ère de la conquête spatiale, aucun savant n'a encore inventé un satellite qui intercepterait à temps les absurdités des dirigeants de cette planète. Non. Ces dirigeants ont dû tout bonnement éliminer l'inventeur et détruire ses plans. Je ne vois pas d'autre explication.

Par une association d'idées, je songai aux cotons-tiges qui bouchaient les oreilles.

— Vous connaissez, le lobby des fabricants de cotons-tiges ?

Il me fixa un instant hébété, puis secoua la tête.

— Vous voyez, me confia-t-il avant mon départ, à présent je n'ai plus qu'un désir politique, qu'une ambition : gifler le président. Quel acte, n'est-ce pas : *gifler le président*.

Je pris congé après avoir fourré dans ma poche un billet de banque pour six tulipes. Sur mon chemin, je me dis que ma propre contestation, ma manifestation, ma grève à moi consistait à n'être pas même inscrit à la sécurité sociale, de n'avoir pas même craint le spectre de la maladie qu'agitaient devant mes yeux ceux qui voulaient mon nom, ma voix. Ma grève à moi, c'était d'avoir tout rejeté en bloc, de n'avoir jamais rien à demander à personne d'autre que les gens chez qui humblement je vendais mes tulipes. Je n'avais jamais payé le moindre impôt excepté la TVA et n'avais non plus jamais voté. J'avais toujours considéré ces nouveaux hommes politiques comme des prestataires de services, des produits, et ces produits-là ne répondaient pas à mes attentes. J'avais depuis toujours été convaincu qu'en payant des impôts, je n'y aurais pas trouvé mon compte. Ma contestation ne semblait pas suffisante à bouleverser la vie des gens autour de moi, mais elle l'avait été à me garantir une certaine paix intérieure, qui était de toute évidence à l'origine de la sympathie avec laquelle ils m'accueillaient et acceptaient de me prendre quelques tulipes.

À peine ma porte refermée, je me précipitai sur le téléphone. L'installation du répondeur chez moi avait eu une curieuse influence sur mon comportement. Alors que la téléphonie n'avait jamais suscité le moindre intérêt de ma part, je me dépêchais de vérifier à chacun de mes retours si le voyant rouge ne clignotait pas. Je dois admettre que j'étais sacrément impatient d'entendre la voix de Priscilla sur mon répondeur.

Ce soir-là, pour la première fois, le fameux voyant rouge clignotait. J'avais des messages. Je me préparai, me conditionnai, me déchaussai, et rembobinai la bande. Ça n'était pas bien long. J'enclenchai la lecture et l'appareil émit une voix féminine fort radiogénique.

Bonjour madame, bonjour monsieur. Ceci est un message de publicité directe.

Tapez 3615 code WAR. Un nouveau jeu télématique qui vous met en présence d'ennemis ou d'alliés, parmi les autres connectés. Par l'intermédiaire de votre Minitel, torpillez, éliminez, gagnez la guerre !

3615 code WAR. 2,19 francs la minute. À tout de suite !...

Je demeurai interdit un bon moment. Était-on devenu prêt à payer 2,19 francs la minute pour se faire la guerre ? Les Balkans semblaient avoir glissé un peu plus vers l'Atlantique. Le chef de

l'État ne venait-il pas de nous prédire un conflit européen pour le début du siècle prochain ?

La publicité, la propagande commerciale avait donc franchi un nouveau pas. Une nouvelle petite astuce avait germé au cœur d'une agence de pub parisienne, lors d'un brainstorming dans une salle de réunion enfumée et survoltée : laisser des messages publicitaires aux abonnés du téléphone munis d'un répondeur. Ils devaient utiliser les fichiers des revendeurs. Ainsi donc, le moindre moyen de réception, de communication dont vous vous dotiez, du plus modeste au plus sophistiqué, de la boîte aux lettres, du répondeur téléphonique jusqu'aux ondes, aux vibrations, chaque fenêtre que vous ouvriez sur vos semblables était à tout bout de champ fracturée une fois que vous aviez le dos tourné. Chaque sens que vous aviez en éveil était donc une clé, une cible pour une pression plus ou moins violente, et personne n'avait de gilet pare-balle.

Chaque événement de votre existence devait bien pouvoir être parrainé, sponsorisé.

En revanche, Priscilla n'avait enregistré aucun message. La publicité pour 3615 WAR était d'ailleurs l'unique message. Je l'effaçai en grognant, rebranchai mon complice de répondeur et m'allongeai sur le lit. Je songeai à la belle métisse. J'appréciai beaucoup faire la connaissance d'une jeune fille comme elle,

adolescente imprévisible et éphémère de qui je ne pouvais que rien attendre, mais à qui j'étais prêt à offrir des dizaines de tulipes si elle me laissait bien l'aimer.

Allait-elle, patiente, écouter mon message et prononcer intelligiblement son prénom après le bip sonore ? Allait-elle me laisser le temps de décrocher ?

Écouter la voix de mon correspondant. Si j'entends : « Priscilla », décrocher le téléphone, presser la touche « Stop » du Complice et parler. J'avais répété plusieurs fois la manipulation, guidé par le chapitre « Filtrage des appels » de la notice.

Allait-elle me laisser le temps de décrocher... je m'assoupis.

« Bonjour. Absent, bla bla. Répondeur, bla bla. Message, bla bla. Bip sonore, bla bla. À bientôt. »

— Salut, c'est Priscilla, entendis-je après le bip sonore.

Un bond du lit jusqu'au téléphone. Bien. Alors décrocher, touche stop...

— Allô ! Salut ma princesse.

Elle éclata de rire. Elle était merveilleuse. Elle voulait bien me revoir. Je lui dis que j'arrivai et lui donnai rendez-vous à la gare de chez elle.

— Ah mais tu sais ma mère est là, impossible de venir à la maison.

— Aucun problème. Je suis sûr qu'il y a des hôtels très bien à deux pas de la gare.

— Oui, j'avais pensé à l'hôtel moi aussi.

— Nous pensons aux mêmes choses.

— Prends quelques tulipes avec toi.

J'étais allé seul à l'hôtel retirer la clé de la chambre et payer, tandis que Priscilla patientait avec mon panier de tulipes au fond d'une brasserie près de la gare. Il s'agissait de ne pas laisser à l'hôtelier le temps de constater l'adolescence de la fille qui m'accompagnait. La clandestinité avec laquelle nous devions appréhender notre relation m'exaltait, je trouvais ce jeu de société passionnant, j'en avais l'esprit.

Nous grimpâmes furtivement dans l'obscurité des couloirs jusqu'à notre chambre, en évitant toute rencontre, je donnai deux tours de clé derrière nous et filai la rejoindre sur le lit. Un filet de lumière traversait les volets clos et venait s'évanouir sur son épaule. Comme d'habitude elle souriait et ses petites dents semblaient phosphorescentes. Ses longues boucles brunes avaient des reflets

bleutés et, sous sa mèche, il ne manquait que ce point rouge que les hindoues arborent au front.

Ses grands yeux noirs suivirent mes gestes lents que la déshabiller nécessitait, puis j'admirai la jeune fille du monde toute nue durant plusieurs minutes, comme j'aurais admiré une œuvre d'art, une toile ou une sculpture. Fasciné, j'observai sa jeune poitrine tendue, ses deux boutons d'ébène qui pointaient vers moi, contemplai ses jambes noires qui n'en finissaient pas de s'allonger sur le drap blanc, et le fin, l'élégant triangle.

Une fois nu, je collai mon corps à sa peau et entamai l'exploration des délices et des tabous de sa féminité.

On tutoyait les cinq heures de l'après-midi. Le soleil devait taper sur le Languedoc, nous le sentions s'écraser contre les volets de la chambre d'hôtel. Ses rayons qui parvenaient à s'y glisser avaient apporté la lumière suffisante à notre refuge pour se bien connaître, Priscilla et moi. Elle se recoiffait de la main, debout devant la glace de l'armoire, nue. Je la regardais, allongé sur le drap, silencieux, attentif, et elle m'adressait de rapides coups d'œil dans le reflet de la glace.

— Surtout ne bouge pas, me dit-elle tout à coup. J'ai une surprise pour toi, je vais la chercher. J'en ai pour un petit quart d'heure.

Je ne répondis rien et l'observai se revêtir en vitesse. Juste avant qu'elle n'eût atteint la porte, je soupirai : « Sois prudente », un peu comme si j'avais dit : « Prends bien soin de toi », vous savez, sur le ton de Cat Stevens : « But if you wanna leave, take good care, hope you make a lot of nice friends out there, but just remember there's a lot of bad and beware... » C'était idiot, mais j'avais l'impression qu'elle s'enfuyait et me laissait en plan.

Je fixai le plafond et me mis à espérer que Priscilla, aimant mes tulipes comme elle les aimait, ne m'aurait pas abandonné sans en avoir choisi quelques-unes dans mon panier. Je considérai troublé la facilité avec laquelle je pouvais m'attacher à une petite princesse métisse comme elle.

En réalité, l'adolescente revint se glisser dans la pénombre de notre chambre d'hôtel au bout d'une vingtaine de minutes, essoufflée. Des petites gouttes de sueur perlaient sur son front.

— Ce qu'il fait chaud ! Tiens, regarde. Il a trois mois. C'est pour toi.

Elle parlait d'un chaton, une petite boule de poils noirs qui tenait presque dans une seule de ses mains, un chaton qui lançait autour de lui des reniflements de reconnaissance. Elle le déposa avec précaution sur mon ventre encore nu, mais dès qu'il eut les quatre pattes en contact avec ma peau, il fit un bond au sol et roula jusqu'à mon panier de tulipes.

— Priscilla ! Explique-moi donc ce que tu veux que je fasse d'un chaton !

— Ne dis pas non, je t'en supplie. Ma mère n'en veut pas. Garde-le. En souvenir de moi.

— Pourquoi ? Nous ne nous voyons déjà plus ?

— Qui sait, prononça-t-elle sournoise.

Elle s'efforça durant de longues minutes de me convaincre d'adopter le petit animal, puis mon regard se posa sur le panier de tulipes : le chat s'y était carrément installé, les yeux mi-clos. Nous nous approchâmes avec lenteur, silencieux. Il se lissait les vibrisses contre les pétales et ronronnait, tranquille.

— Regarde comme il apprécie tes fleurs.

C'était en effet stupéfiant, le chaton semblait au summum du bien-être au milieu de mon panier.

La soirée tomba sur le petit port de pêche et elle dut rentrer.

— Je vais te prendre quelques tulipes. Tu sais, ma mère m'a demandé d'où venaient ces fleurs, l'autre jour.

— Et qu'as-tu répondu ?

— Que j'avais fait la connaissance d'un fleuriste en ville. Elle n'a pas eu l'air de me croire.

— Normal, je ne suis pas fleuriste. Dis-lui donc que tu fais l'amour avec un pirate qui vend des tulipes chez les gens, elle te croira peut-être plus facilement.

Dans le train automoteur régional torride et bondé qui me ramenait péniblement à Port-la-Nouvelle, Corbières maritimes, je fis un effet messianique aux usagers qui m'entouraient, léger comme Priscilla m'avait laissé, imitant son sourire, mon panier de tulipes sur les genoux et le chat qui y somnolait. Les sourires fusaient de toute part, j'avais l'impression qu'ils allaient tous se lever et m'applaudir.

Une fois rendu chez moi, le chat bondit du panier et entama une méthodique inspection des lieux, les oreilles dressées en arrière et la queue à la verticale. Après un tour complet de ma chambre, il pénétra dans la salle de bains et tandis qu'il faisait connaissance avec mes beautés, dans la baignoire, je lui préparai une petite collation et allumai la Grande Radio Nationale.

C'était la fin d'une interview, la toute fin, les bips de l'heure avaient retenti et l'indicatif de fin d'émission à la guitare électrique était lancé. Une ultime question tomba. L'homme qui était interviewé n'avait guère qu'une nanoseconde pour y répondre :

— Que seriez-vous prêt à faire, amiral, pour rendre la planète plus humaine ?

— Crever, répondit l'homme.

J'en demeurai coi, cherchai un long moment qui était derrière cette voix, de quel étrange amiral il pouvait bien s'agir, puis m'emparai d'une bouteille de vodka, d'une autre de muscat et d'un

verre, sans parvenir à mettre le moindre nom sur cette voix, cet unique verbe entendu : « Crever ».

À la suite des informations, la Grande Radio Nationale diffusa un concert de musique industrielle qui eu pour effet chez moi une furieuse envie de verres de dynamite. Vers le milieu du concert, c'était en quantité tout aussi industrielle que j'avais avalé mon cocktail favori, et les boutanches ne tardèrent pas à se vider. Lorsque mon ébriété culmina, j'avais pris goût à cette musique, j'en avais même augmenté le volume et fixais mon radioréveil, assis sur une chaise, en tentant de battre un semblant de mesure sur le sol avec mon talon. Le chat n'avait pas touché à l'assiette que je lui avais préparée. Pour tout dire, il n'avait pas quitté le rebord de la baignoire, comme hypnotisé par mon pensionnat de tulipes. Je songeai que ce chat et moi faisons partie de la même famille. Oui, ce chat, Priscilla et moi étions d'un même monde, tous trois aussi sensibles à la tulipe. À moins que le chat, Priscilla et moi compositions *avec* les tulipes une famille. « Chat mon frère, tulipe ma sœur », prononçai-je, d'alcool.

Geneviève Canal parla, à l'étage au-dessous, mais la musique m'empêcha de distinguer de quoi il était cette fois question. Je l'entendis soudain manipuler bruyamment ses verrous et sa pauvre poignée qui n'en pouvait plus de couiner, puis sa voix s'approcha de ma porte. Je me levai en soupirant et allai ouvrir.

— Qu'est-ce qui vous arrive encore ? soupirai-je à cette créature fantasque.

— Ah ! Ah mais ah ! Mais c'est qu'on s'entend plus, dans cette maison ! s'écria-t-elle en chassant les mouches avec ses petits bras tout maigres.

Je me mis à rire. J'étais ivre.

— Vous êtes fou ou quoi ? Qu'est-ce qui vous prend de faire tout ce vacarme ? Hein ?

C'était trop drôle. Geneviève Canal, l'hystérique Geneviève Canal se fâchait tout rouge parce que j'écoutais de la musique industrielle sur la Grande Radio Nationale.

— Mais, riai-je, vous n'aimez pas la musique ? Vous qui chantez si bien ! Santiano, là ! Vous n'aimez pas la musique industrielle, c'est ça ?

À cet instant, le chat me rejoignit et leva les yeux sur elle en la reniflant. Elle se mit à brailler.

— Mais qu'est-ce que c'est que cette bête ?

— Vous le voyez bien, c'est un petit chat. Mignon, pas vrai ?

Elle s'enfuit terrifiée en me menaçant de *tout* raconter au propriétaire, et je terminai de rire chez moi en observant la bête monstrueuse qui grignotait enfin les miettes de thon que je lui avais servies sous la table.

Cette Geneviève Canal était impayable. Tout comme la musique industrielle, ma voisine me procurait, après tout, une distraction de première, une fois saoul.

— Enfoiré ! l’entendis-je vociférer de chez elle.

« Bonjour. Absent, bla bla. Répondeur, bla bla. Message, bla bla. Bip sonore, bla bla. À bientôt. »

J’étais parvenu à sombrer dans un laborieux sommeil malgré le mal de crâne que m’avait causé l’abus de dynamites, mais la sonnerie du téléphone avait tout à coup déchiré le silence de la nuit. Dressé dans mon lit, j’écoutai avec attention ma sœur qui était en train d’enregistrer son message sur mon répondeur. Entendre la voix d’une personne qui s’adressait à vous en direct sans que vous soyez tenu d’y répondre avait quelque chose d’insolite.

« Si tu es là, décroche. Je dois te parler. Je suis encore dans les Corbières maritimes... » Et elle s’interrompit, attendant que l’on prenne la communication. « ... Si ça se trouve tu es là mais tu ne veux pas décrocher. Bon écoute, je trouve stupide de brancher son téléphone sur répondeur alors qu’on est présent. Stupide, tu m’entends ? Enfin bref, je passerai une nouvelle fois chez toi demain matin. Tâche d’y être, cette fois. Bonsoir. »

Elle raccrocha et le voyant rouge se mit à clignoter dans l’obscurité de la chambre. Le chat de Priscilla sortit avec lenteur de

la salle de bains où il avait commencé sa nuit et s'étira avant de gambader vers moi. Je le regardai se gratter une oreille, au pied de mon lit, puis il posa ses yeux mi-clos sur moi et sauta sur mon ventre. Il avait dû se frotter longtemps aux tulipes, son doux pelage noir en diffusait les senteurs. Une fois sa place définie, dans un creux du lit contre mon épaule, nous regagnâmes chacun notre sommeil, avant l'arrivée de cette sœur étrange qui manifestement n'appréciait pas les répondeurs téléphoniques.

J'attendais donc ma sœur. J'avais l'intention d'avoir une sérieuse conversation avec elle. Je souhaitais pouvoir me faire une idée plus concrète de la situation et lui suggérer de consulter. Si elle était malade, il ne fallait pas hésiter. Mais je doutais de ma capacité à convaincre cette fille, cette femme qui était ma sœur. Je ne l'avais pas revue depuis une vingtaine d'années, elle devait avoir à présent la trentaine.

C'est ce à quoi je songeais, encore allongé sur mon lit, tandis que le chat mordillait des mèches de mes cheveux. La tramontane s'était levée bien tôt. Elle ouvrait et refermait la fenêtre, animant la lumière des premiers rayons de soleil. Tout était silencieux, Geneviève Canal semblait absente, délicieusement absente. Notant ce détail, je me demandai comment tant de personnes paraissent perdre la raison autour de moi. À croire que j'exerçais une sorte

d'attraction sur les individus les plus perturbés de la planète. Celle-ci ne pouvait pas être exclusivement peuplée de petites princesses de l'Océan indien.

Un moteur pétarada dans la rue, mettant un terme à mes réflexions. Son vacarme progressa lentement et s'interrompit net sous ma fenêtre. Une portière claqua et, tout de suite, ça sonna chez moi. Je bondis à la fenêtre, tout nu, et le chat disparut à toute allure dans la salle de bains. J'attendais ma sœur, je vis une fourgonnette de la gendarmerie nationale devant ma porte, et un officier le nez en l'air.

— Vous inquiétez pas, rien de grave, me lança-t-il. Votre sœur... Z'avez bien une sœur, n'est-ce pas. Dites, on pourrait pas monter vous voir une minute ?

Il s'avançait déjà dans le hall, un collègue à son train. Je m'habillai en vitesse et ouvris ma porte. Ils pénétrèrent chez moi en m'adressant chacun en même temps un ridicule petit salut militaire et ôtèrent leur képi. Leur chevelure en avait épousé la forme et un petit sillon contournait leur crâne au-dessus des oreilles.

— Alors voilà l'histoire, commença l'un d'eux. Votre sœur a été contrôlée dans la première classe d'un TGV. Elle n'était en possession ni d'un titre de transport, ni d'argent, ni de papiers d'identité. Ils nous ont appelés, à la gare, pour vérifier son identité

afin de lui établir une amende en bonne et due forme. Elle n'a pu que nous indiquer votre adresse. Alors on vient vérifier.

C'était clair, ce gendarme avait dû bénéficier d'une solide formation, de stages de perfectionnement, de séminaires. Je confirmai l'identité de ma sœur mais ne pus, à leur grande stupéfaction, leur délivrer la moindre indication quant à ses coordonnées.

— Non. Je ne connais même pas son numéro de téléphone. Je ne l'ai pas revue depuis une vingtaine d'années. Euh, au fait, comment va-t-elle ? demandai-je pas bien à mon aise. Vous l'avez trouvée en bonne santé ?

Le gendarme qui me parlait parut surpris. Son collègue fouillait littéralement mon appartement des yeux.

— Elle va tout à fait bien. Pas de problème, excepté la petite facture que les chemins de fer lui somment de régler. En tout, ils ont relevé plus de cinq mille francs d'amendes impayées depuis le début du mois. Ils commencent à montrer des signes de nervosité.

— Vous allez la garder ?

— Nan. Il n'y a aucune plainte déposée contre elle, on devait juste vérifier son identité. Vous aurez un délai pour payer.

Tandis que je me demandais « Pour payer quoi ? », le deuxième gendarme avait poussé la porte de ma salle de bains.

— Dites donc, c'est quoi ce travail, là, dans votre baignoire ?
s'écria-t-il en pointant un doigt accusateur sur mes tulipes.

Le chat s'était réfugié en boule derrière une serviette.

— Je vends des tulipes chez les gens, expliquai-je le plus naturellement que je pus.

Il s'approcha de mes beautés, les renifla grossièrement, et retourna sur moi un regard suspicieux.

— Comme vous pouvez le constater, rien d'illégal. Aucune substance illicite.

— Mais vous êtes inscrit au registre du commerce ?

— C'est en cours.

— Ah, c'est en cours, hein ? Et vous ne vendez que des tulipes ?

— Exclusivement.

— Et ça marche ?

— Pas des masses.

— Ah ! soupira-t-il comme fortifié dans l'une de ses convictions.

Son collègue lui rappela alors l'unique raison de leur visite. Il ne fallait pas tout mélanger si tôt le matin.

— Bon, me dit-il en se recoiffant, on confirme l'identité de votre sœur à la gare et on vous l'envoie.

L'autre gendarme rejoignit la fourgonnette comme à regret, le moteur se remit en marche, puis tout redevint peu à peu silencieux dans ma petite rue. Je me recouchai et attendis l'arrivée de ma sœur en caressant le chat. Mon adresse devenait diablement notoire, je n'appréciais que très moyennement qu'elle fût à la disposition de la gendarmerie nationale ainsi que de la gare de Port-la-Nouvelle, Corbières maritimes, et j'avais la ferme intention de mettre les choses au point une bonne fois pour toutes avec ma cadette.

Lorsqu'elle sonna en bas, j'ouvris directement ma porte. Une jeune femme montait, une jeune femme décoiffée et maquillée comme une voiture volée.

— Ah ! Enfin ! Contente de te trouver !

Elle paraissait sur les nerfs, mais se comportait comme si elle ignorait la venue des gendarmes chez moi. Après tout, elle l'ignorait peut-être vraiment, c'est pourquoi je ne fis pas de vagues. Je l'invitai plutôt à s'asseoir et lui servis une tasse de café. Elle avait l'air, en effet, de ne pas être au mieux de sa forme mentale. Elle ne tenait pas en place et son regard filait frénétiquement dans tous les coins en exprimant une sorte de terreur, comme celui d'un être traqué, aux abois.

— Ça ne va pas très fort, on dirait.

— Pourquoi ?

— Non, pour rien.

Elle engagea directement la conversation sur ses recherches, m'avoua qu'elle s'était une fois de plus trompée, qu'elle avait suivi une nouvelle fausse piste.

— Bref, je n'ai pas encore retrouvé notre demi-frère, mais ça ne saurait tarder, j'ai contacté le Comité Européen de Généalogie...

— Oui, oui... Je vois. Écoute, il faudrait que tu abandonnes tes recherches. Cela n'a rien de sensé.

— De quoi ? Mais qu'est-ce que tu racontes ? C'est très important, au contraire. Il faut que nous le retrouvions, il souffre peut-être, il souhaite peut-être nous connaître. Il a besoin de nous... Il... Il a certainement besoin de nous... balbutia-t-elle avec peine.

Je l'étudiai un moment. Son visage me revenait peu à peu, comme une lointaine rencontre d'enfance.

— Pourquoi t'acharnes-tu à vouloir retrouver ce demi-frère ? Comment peux-tu affirmer qu'il souhaite nous connaître, après tout ? Est-ce qu'il en fait, lui, des recherches ? Non, bon alors !... Je vais te parler franchement. Tout comme papa et maman, j'estime que tu devrais te faire suivre, risquai-je.

— Toi aussi tu penses que je suis folle ! Et c'est tout ce que vous trouvez à dire ! Ma parole, vous ne voyez pas plus loin que le bout de votre nez, c'est formidable ça tout de même ! Mais vous ne vous rendez pas compte de tout ce qu'il est possible de faire lorsqu'une famille est unie...

— Je t'en supplie, épargne-moi ces salades. Tu dois comprendre que je ne suis pas tout à fait l'homme de la situation. Depuis une vingtaine d'années, je ne suis pas très *famille*, si tu vois ce que je veux dire.

— Mais pourquoi ? Mais pourquoi ? Au contraire, tu dois m'aider ! Tu sais ce que nous allons faire ? Nous allons contacter cette émission de télévision, *Dans l'intérêt des familles*, ils le retrouveront à coup sûr, ça se produit souvent...

— Mais à la fin, m'écriai-je exaspéré, laisse donc l'intérêt des familles tranquille ! Laissez-moi donc en dehors de vos histoires ! Non mais tu ne vas tout de même pas me demander d'aller faire le bouffon avec toi à la télévision pour lancer un appel et se mettre à la recherche de ce satané demi-frère alors que je vis éloigné de cette famille depuis si longtemps !

Elle se raidit et ses lèvres se pincèrent, tout comme ma mère l'avait fait quelques jours auparavant à cette même place lorsque je lui avais affirmé que je n'avais aucunement l'intention de renouer les liens.

— J'ai l'impression que tu files un fort mauvais coton, grand frère, finit-elle par murmurer en tournant sa cuiller dans son café. Je me demande si tu es conscient que tu vas finir tout seul. Tout seul, tu m'entends ?

— Je te rassure, j’y suis parfaitement préparé. Et d’un certain sens, cela me convient tout à fait.

— Ah. Et tu passeras le restant de tes jours à vendre des tulipes en porte-à-porte. Il faudra bien que tu t’occupes, pour t’empêcher de parler tout seul.

— Écoute, je n’ai rien à te prouver. Tu ne sais rien de moi, rien du tout.

— Oh j’en sais des choses à ton sujet. Je sais par exemple que tu branches en permanence ton téléphone sur répondeur. Que tu refuses encore, à ton âge, de conduire une voiture. Que tu n’es même pas inscrit à la sécurité sociale... Tu n’es qu’un marginal, tu m’entends ? Un MARGINAL !

— Si tu veux.

— À qui sinon à toi-même voudrais-tu faire croire que tu es pleinement satisfait de ta façon de vivre ?

— Je te répète que je n’ai rien à te prouver, ni à toi ni à personne d’autre, et surtout, je n’ai de comptes à rendre à personne. Ma façon de vivre est encore celle qui me convient le mieux. Le fait de n’emmerder personne me semble une excellente condition pour prétendre ne l’être par personne.

— Ah c’est futé, ça ! Et c’est tout ce que tu trouves à dire.

— Non. Tiens, lis donc cet article, là, répondis-je en lui tendant un magazine qui se trouvait sur la table. On y apprend que

le silence d'une chambre à coucher en pleine nuit atteint vingt décibels. Déjà vingt décibels. Alors pardonne-moi, mais le tapage de ta voix m'indispose. Tu souhaitais me voir, c'est fait. Je n'ai pas l'intention de poursuivre cette conversation. Nous ne sommes pas du même voyage, tous les deux.

Quelqu'un était parvenu à me mettre en colère, moi qui ne connaissais pour ainsi dire que paix et sérénité, et c'était un membre de cette famille. Famille ! Famille !!! Comme ce mot sonnait mal à mes oreilles. Je me demandais comment *les miens* pouvaient se débrouiller pour tant attendre de moi, de cet inconnu avec qui ils n'avaient pas la moindre valeur à partager.

Les heures qui suivirent cette brève et orageuse entrevue avec ma sœur cadette me furent pénibles, éprouvantes pour les nerfs. Par représailles à mon indifférence familiale, elle avait décidé de pourrir un temps de mon existence en enregistrant des appels silencieux sur mon répondeur depuis divers endroits. Seuls les bruits de fond me parvenaient : les verres entrechoqués et les palabres d'un bar, les résonnances d'un hall de gare, ou les moteurs d'automobiles étouffés dans une cabine. Elle ne disait rien, elle soupirait de temps en temps, puis raccrochait violemment. Le chat de Priscilla commença de manifester le même agacement que moi au bout du cinquième coup de fil. Il grimpa sur le bureau et administra quelques énergiques coups de patte au répondeur en lui adressant d'impatients petits miaulements désapprobateurs. Moi, je me contentai de maudire en silence ma déséquilibrée de sœur et finis

par me demander si l'acquisition d'un répondeur téléphonique n'avait pas été la pire de mes récentes idées.

Dans l'après-midi, j'allai vendre mes tulipes chez les gens et laissai la fenêtre ouverte afin que le chat puisse partir à la découverte de Port-la-Nouvelle, Corbières maritimes, si cela lui chantait.

Ce jour-là, une jeune femme bien étrange m'ouvrit sa porte en vue de choisir quelques fleurs. D'une manière générale, je devenais de moins en moins sensible au caractère délirant de mes rencontres, mais il faut admettre que celle-là m'impressionna. Elle me reçut dans une pièce aménagée en véritable laboratoire audiovisuel, équipée de moniteurs géants, de lecteurs, de sortes d'ordinateurs volumineux, et dont le carrelage était jonché de bandes vidéo.

— Je suis réalisatrice. Pardonnez le désordre, je travaille au montage de mon nouveau document.

Sur l'un des écrans défilait le film d'un immeuble en feu, image par image. Une femme était en train de sauter dans le vide afin d'échapper aux flammes, vous la distinguiez bien s'écraser au sol, vous perceviez bien ses quatre membres se briser et son corps rebondir sur le macadam, tandis que d'autres occupants de l'immeuble hurlaient leur panique aux fenêtres et s'apprêtaient à sauter eux aussi. J'étais soufflé.

— Ça s'intitule *La Mort en face*. J'ai déjà commercialisé le volume 1 voici deux ans. Le but du jeu, c'est de monter les images

les plus spectaculaires d'accidents, de catastrophes meurtrières... Ça vous intéresse ?

Je posai mon panier sur le carrelage et pris un siège, saisi d'une inexplicable curiosité. La jeune réalisatrice interrompit la scène de l'incendie et fit démarrer une autre bande sur un moniteur voisin, plus petit. Nous nous retrouvâmes au cœur d'un carambolage monstre. Des tôles enchevêtrées dans un décor brumeux et obscur. Les secours semblaient ne pas être encore arrivés sur place. Des membres désarticulés, des visages inanimés et sanguinolents pendaient des portières. En son direct, des râles, des hurlements démentiels.

J'avalai ma salive avec peine.

— C'est... C'est vous qui avez tourné ces images ?

— Nan. Pas celles-ci. J'achète beaucoup. Je peux pas être partout, vous savez. L'incendie, c'est moi. La prochaine séquence aussi.

Elle accéléra la lecture.

— Un horrible hold-up le mois dernier à Bruxelles. Je vous avertis, c'est un choc. Extrêmement impressionnant.

Un homme, derrière une vitre, serrait le cou d'un autre dans son bras gauche et lui appliquait le canon de son arme sur la joue. L'otage pleurait, mais paraissait avoir déjà dépassé le stade de la

terreur. Résigné, il attendait de recevoir en pleine tête la balle qui allait lui ôter la vie d'une seconde à l'autre.

La réalisatrice avait dû tourner du dehors, parmi les forces de l'ordre avec lesquelles le malfrat devait être en train de négocier. La caméra serrait les deux visages. Vous perceviez des commentaires inquiétants tandis que l'homme armé perdait visiblement son sang-froid : « Il va le faire, ce con ! Il va le faire ! » Et ce con le fit. L'otage s'écroula tout de suite et disparut de l'écran, alors suivit la même séquence image par image. La décharge secouait l'arme, la tête de la victime était propulsée contre le torse du meurtrier, ensanglantée, et sa mâchoire inférieure semblait se décrocher sous le choc.

J'étais bouleversé. Je sentais mes muscles se raidir et ma salive emplir ma gorge. La réalisatrice passa les scènes suivantes en accéléré.

— Voilà. *La Mort en face II*. On est peu de choses, pas vrai ?

D'autres accidents, toujours filmés avant l'arrivée des secours, des catastrophes ferroviaires, aériennes, des inondations... les personnages réels trépassaient tous devant la caméra. Des images dont la diffusion sur les chaînes de télévision était inimaginable.

— J'ai même deux suicides, filmés par les désespérés eux-mêmes. Deux vidéos perso assez macabres, je dois dire. Assez coûteuses, également. Difficile de négocier les droits avec les familles, mais reconnaissez que c'est la crème de la crème. Non ?

Elle évoqua son activité durant quelques minutes avec un détachement insensé tandis que je reprenais mes esprits, pâle comme un linge. Où diable cette jeune femme d'apparence délicate et sucrée puisait-elle passion à assembler et commercialiser de telles horreurs. Cette passion était telle qu'elle semblait en avoir même oublié l'objet de ma présence chez elle.

— Euh... Et pour mes tulipes, là ?

— Ah oui. Vos tulipes.

Je l'observai en silence faire son choix dans mon panier. Je me demandai si après tout il n'y avait pas quelque chose à envier à un être humain capable de regarder ainsi la mort en face. Pour ma part, une poignée de secondes de ce programme m'avait révolté. Il ne me fallait pas traîner trop longtemps dans cette sorte de laboratoire audiovisuel carrelé, plus propre qu'un hôpital, sous peine de défaillir. J'encaissai mes tulipes et filai, mais je ne me sentais plus du tout doté, pour l'heure, de ce mental particulier qu'exigeait la vente de tulipes en porte-à-porte, anéanti comme j'étais par le spectacle de la mort.

Je préfèrai passer le reste de l'après-midi sur la plage. Sur ma plage blanche. Allongé nu sur le dos, face à la mer.

À mon retour, le soleil commençait de plonger dans les étangs et projetait des traînées pourpres à travers les nuages. J'aperçus le

chat qui faisait de l'équilibre sur le rebord de la fenêtre et lorsqu'il me reconnut, sa queue se raidit à la verticale et il disparut à l'intérieur. À mon arrivée, je le retrouvai dissimulé sous l'armoire. Je me baissai, ses yeux étaient inhabituellement craintifs. En me redressant, je me rendis enfin compte que le répondeur téléphonique avait basculé par terre. Le voyant rouge clignotait encore, il n'y avait pas trop de dégâts mais le chat avait dû cogner bien fort pour que l'appareil dégringole ainsi sous le bureau. Je m'emparai, rembobinai la bande et écoutai une bonne vingtaine de minutes d'enregistrements délirants de ma sœur. Je compris vite la réaction du chat : c'était insupportable.

Durant les premières minutes, elle déclarait que les tulipes n'étaient que de ridicules plantes cousines du poireau, de la famille des liliacées, dont faisait également partie l'ail, et qu'elle me considérait comme *bien atteint psychologiquement* pour dédier mon existence à ce *légume* sans intérêt. Cette introduction me contraria beaucoup, c'était de la pure méchanceté. Ensuite, elle indiqua une fois de plus sa façon de voir concernant l'usage du répondeur téléphonique, avant d'évoquer le paradis et l'enfer. Dans une tirade plus ou moins théologique, elle expliquait que ce n'était pas à l'issue de notre vie sur terre que nous nous retrouvions soit au paradis, soit en enfer, mais que notre passage sur terre constituait un enfer mérité ailleurs, avant. Elle soulignait qu'aucun être humain ne pouvait

prétendre ne pas vivre un enfer ici-bas, que cette terre était bel et bien l'enfer. Le paradis était ailleurs. La vie ailleurs aussi. La vie était avant.

Je repassai cet extrait plusieurs fois d'affilée. Ça m'intriguait. J'étais tenté d'y réfléchir deux minutes, mais ça ne menait pas bien loin non plus.

J'entendis pour conclure une série d'imitations peu talentueuses de mon message d'accueil : « Absent, bla bla. Message, bla bla. Et gna gna gna, et gna gna gna... » Puis l'enregistrement satura : « MAIS DÉCROCHE, BORDEEEL ! »

Selon moi, c'est à l'instant où elle avait poussé ce cri strident que le chat s'était précipité sur le répondeur, de rage, pour le balancer par terre. J'allai l'attraper sous l'armoire d'où il n'avait pas bougé, le blottis dans mes bras et le caressai jusqu'à ce qu'il cessât de trembler. Il devait avoir redouté quelque reproche, mais je tenais à l'assurer que j'en aurais de toute évidence fait autant.

Ainsi, ma cadette ne s'en était pas seulement prise à moi, mais également à mes tulipes et au chat que Priscilla m'avait confié. Je n'estimais guère plus cette famille. J'allai m'allonger et me mis très vite à balancer mon corps sur mon lit comme j'avais l'habitude de faire lorsque j'avais besoin de débarrasser mon mental de quelque idée négative, mais au bout d'une vingtaine de minutes seulement, la sonnerie du téléphone ruina ma méditation. Furieux, incapable

d'endurer un message supplémentaire, je me ruai sur la prise murale du téléphone et débranchai l'installation en grognant. Aussitôt la sonnerie du téléphone interrompue, ce fut le vieux réfrigérateur qui se mit bruyamment en route. Enragé, je traversai la pièce comme une flèche et tirai de toutes mes forces sur le gros câble électrique qui l'alimentait. Le moteur du système réfrigérant eut un inquiétant sursaut, puis le silence total revint enfin, exception faite bien sûr des vingt décibels incompressibles évoqués plus haut. Je repris mes balancements et recouvrai peu à peu mon calme.

Le lendemain, cet épisode m'était complètement sorti de l'esprit lorsque j'ouvris le réfrigérateur. C'était une infection. La chaleur d'un milieu d'été en Corbières maritimes avait eu raison de mes modestes provisions. Le beurre fondu dégoulinait de son emballage, le lait avait tourné, une tranche de jambon suintait, violacée, et une odeur de putréfaction me souleva le cœur. Je refermai le frigo, le rebranchai et me mis en condition avant d'en envisager la désinfection. Du coup, je songeai également à rebrancher mon installation téléphonique.

« Les choses me tiennent. Elles me tiennent. »

— C'est joli, Port-la-Nouvelle ?

Nous étions allongés nus sur une plage minuscule où Priscilla m'avait conduit, entre les rochers, à quelques kilomètres de chez elle, dans son Languedoc. Je la soupçonnais d'avoir rejoint par le passé d'autres garçons sur cette crique déserte tant elle semblait connaître ce petit coin de paradis si propice aux amours clandestines.

— Moins joli qu'ici en tout cas. À Port-la-Nouvelle, Corbières maritimes, il y a cette horrible cimenterie avec son énorme cheminée puante et ses cortèges de camions bruyants, il y a des immeubles délabrés, et des gros navires étrangers. Port-la-Nouvelle, tu vois, par moments on ne dirait pas la mer.

— Pourquoi t'y es-tu installé alors ?

— Qu'est-ce que tu me chantes là ? *Installé* ? Je ne m'y suis pas installé. Je me trouvais dans un train de nuit, j'avais traversé le

pays dans sa longueur, le nez collé à la vitre de mon compartiment, lorsque sur le quai d'une petite gare était indiqué ce nom étrange : Port-la-Nouvelle. Je suis descendu, histoire de voir, et puis la tulipe y a rencontré pas mal de succès. Mais j'en partirai. Au pire, je serai parti le 22 décembre.

— Pourquoi donc ?

Je n'avais aucun désir d'évoquer Geneviève Canal en cet instant si délicieux.

— Comme ça, pour rien.

— Tu viendras vivre ici ?

— Ça se pourrait bien. La tulipe marche convenablement ici aussi.

Cette perspective sembla réjouir l'adolescente. Elle se blottit contre mon corps en soupirant, le sourire aux lèvres, tandis que j'observais au-dessus de nous les petits nuages que la tramontane désagrégeait les uns après les autres et écoutais les goélands se raconter leurs petites histoires. Je n'étais pas entièrement convaincu que Priscilla ne m'aurait pas d'ici là préféré un brillant étudiant de la capitale de région, titulaire d'un permis de conduire et d'une carte de crédit. Tous deux n'en savions rien à l'heure qu'il était. L'instant présent était magnifique, exceptionnel, et tirer des plans sur la comète ne nous aurait d'évidence menés nulle part. Tout ce que la couleur de sa peau et de ses yeux, tout ce que son adolescence me

procurait suffisait à m'exalter et me trouver sacrément chanceux. L'unique chose que je savais, alors que ma main voyageait le long de son dos torréfié, alors que le bout de ses petits seins me chatouillait le ventre au doux rythme de sa respiration, c'était qu'elle ne faisait pas semblant d'apprécier ma compagnie. Et si je m'étais forcé un petit peu, j'aurais, qui sait, eu le sentiment de lui plaire plus que tout au monde.

Ma dernière journée à Port-la-Nouvelle, Corbières maritimes, débuta si voluptueusement qu'il m'aurait été difficile d'en présager l'issue, spectaculaire issue. Comme si une même journée était empêchée de contraster les événements et sensations qu'elle vous réservait.

La chaleur et la lumière régnaient, ce matin-là, sur le littoral méditerranéen. Je me trouvais dans mon lit et le chat sur le rebord de la baignoire, à surveiller mes tulipes d'un œil, dormir de l'autre, lorsque Priscilla chanta son doux prénom sur mon répondeur. Je m'empressai d'attraper le téléphone et interceptai la divine communication en me recouchant. Elle m'appelait d'une cabine, sa mère était à la maison et la petite princesse du monde souhaitait pouvoir me dire des mots secrets.

— Tu es encore au lit ? Dis, tu es tout nu ?

Je souris. Nous avions eu quelques jours auparavant une anodine conversation portant sur nos tenues de nuit. Priscilla savait pertinemment que j'étais nu mais voulait me l'entendre dire. Ensuite, elle me décrivit ses vêtements, trois fois rien, afin que je puisse mieux me la représenter, dans sa cabine, puis comme nous ne pouvions pas nous retrouver ce jour-là, nous fîmes littéralement l'amour au téléphone. Je n'avais rien vu venir.

— Je suis assise dans la cabine à présent, déclara-t-elle après une vingtaine de minutes.

— Attention, princesse. Ne fais surtout pas ce que je suis en train de faire.

— Qu'est-ce que tu es en train de faire ?

— Déjà dit.

— Dis-le encore.

Décidément, mon amour de métisse modifiait chaque fois l'impression que pouvait me laisser la téléphonie. Plus tard, elle réclama des nouvelles du petit chat.

— Oh, il est encore en train d'observer les tulipes dans la baignoire, ce voyeur. Veux-tu que je l'appelle ?

Depuis qu'il était mon compagnon de logis, j'avais eu plusieurs occasions de me rendre compte que le chat était un poil plus bavard que la tulipe. Il m'apostrophait de temps à autre et savait souvent se faire comprendre en modulant ses miaulements,

utilisant des tonalités finales interrogatives, affirmatives ou négatives. J'allai le chercher dans la salle de bain et lui appliquai le récepteur à l'oreille tandis que Priscilla lui adressait quelques mots. Il répondit tranquillement, puis bondit hors du lit pour s'en retourner à la baignoire.

Lorsqu'elle dut rejoindre sa mère, je me rendormis et, au moyen du sommeil, prolongeai cette sensation d'infinie félicité qu'encore une fois elle avait su me procurer.

Dans l'après-midi, deux heures me suffirent pour placer une bonne trentaine de tulipes à des touristes étrangers aux terrasses des cafés. J'avais un mental fabuleux et la monnaie emplissait mes poches. J'en vendis même à des Néerlandais qui devaient avoir le mal du pays. Puis je m'installai moi aussi à une terrasse pour consommer quelques dynamites bien fraîches en prenant le soleil.

Sur une table vide, devant moi, je remarquai un petit livre abandonné. Je me levai et allai m'en emparer. Une bonne heure plus tard, j'en avais achevé la lecture. Alors je commandai une ultime dynamite, repris un chapitre en particulier, plus lentement. J'achetai une enveloppe au détail dans un bureau de tabac, me dirigeai vers le bureau de poste, consultai l'annuaire électronique sur Minitel, inscrivis sur l'enveloppe l'adresse de ma mère, y glissai le livre que je

venais de lire avec passion et l'expédiai sans rien ajouter à mon envoi.

La douzième ligne de la trente-troisième page disait : « Très tôt dans la vie c'est trop tard¹. »

Sur le chemin des étangs, de retour vers chez moi, deux véhicules des sapeurs-pompiers de Port-la-Nouvelle me dépassèrent en trombe, gyrophares et sirènes survoltés. Je songeai qu'il n'y avait pas grand-chose susceptible d'être la proie des flammes autour des étangs, puis poursuivis ma route avec mon panier de tulipes, perdu dans mes pensées.

Plus loin, je levai les yeux et aperçus une épaisse fumée qui commençait d'assombrir une partie du ciel. À mesure que j'avancais, je pouvais distinguer les extrémités dansantes des flammes. Elles devaient bien grimper à une cinquantaine de mètres de haut. Le feu semblait sérieux, je me mis à accélérer le pas, tout d'un coup inquiet. Entamant le dernier kilomètre, j'avais compris que ce qui était en train de cramer n'était autre que la maison où je logeais. La position de la fumée dans le ciel ne me laissait pas le moindre doute, c'était ma maison.

Je m'engouffrai dans ma rue, puis stoppai à une centaine de mètres de chez moi. Devant la maison stationnaient les véhicules

¹ Christian Bobin, *La Part manquante*, éditions Gallimard, collection Le Chemin, 1989.

rouges et éclatants. Autour des pompiers qui s'affairaient et balançaient leurs pompes sur la bâtisse en feu, un attroupement de Nouvellois s'était formé. Ils assistaient à l'incendie, tout excités. Je remarquai Geneviève Canal qui s'agitait devant un gradé au regard sévère : « Je l'ai pas fait exprès ! Je vous jure que je l'ai pas fait exprès ! » se lamentait-elle en s'agrippant au gros cuir de l'officier.

Geneviève Canal avait donc mis le feu à la maison lors d'un de ses délires. Je songeai que ce programme d'insertion sociale qui avait consisté à la lâcher dans l'autonomie d'une location à Port-la-Nouvelle donnait des résultats époustouflants. Ceux qui avaient mis au point cette sorte d'expérience avaient peut-être manqué leur coup : mon ineffable voisine avait la vie sauve.

Je n'avançai pas davantage, demeurai à l'écart et observai la maison se consumer. J'avais laissé une bonne quarantaine de tulipes dans la baignoire. Je regrettai de ne pas les avoir toutes emportées avec moi ce jour-là, je les aurais toutes placées, aucune n'aurait brûlé. Les billets de banque dans l'armoire devaient également être partis en fumée. Le répondeur avait de toute évidence fondu, Priscilla y avait peut-être laissé un ultime message.

Au moment même où je m'inquiétais du sort du petit chat, il bondit de l'attroupement et me rejoignit en m'adressant quelques miaulements interrogatifs. Il se frotta à mes jambes un long moment, puis s'assit devant moi et contempla le sinistre, plus

paisible, rassuré par mon calme. J'étais satisfait de le trouver indemne, mais j'ignorais ce que j'allais bien pouvoir faire de lui.

Après quelques minutes de spectacle, je le pris dans mes bras et nous nous éloignâmes vers la plage. J'avais la recette de la journée en poche et c'était encore l'été, je ne paniquais pas le moins du monde. Les compagnies d'assurance pouvaient dormir tranquilles, je n'avais pas l'ombre d'un contrat passé avec l'une d'elles. Les collectivités territoriales pouvaient, quant à elles, concentrer tous leurs efforts sur ma voisine, je n'avais pas l'intention d'aller trouver le maire pour réclamer le relogement.

N'importe comment, je devais quitter Port-la-Nouvelle, Corbières maritimes.

C'était la fin d'après-midi, j'achetai quelques charcuteries et une bonne bouteille de muscat, puis nous fîmes un petit repas, le chat et moi, sur la plage blanche déjà déserte. Cette immense étendue de sable provoquait la perplexité du petit animal, cela devait lui faire penser à de la litière, il avait de ces machinaux coups de patte qu'y donnent les chats pour enfouir leurs crottes. Puis il livra un combat inégal à un pauvre petit crabe égaré loin de l'eau, tandis que j'observais les goélands trier les détritiques abandonnés sur la plage par les touristes. Les goélands me faisaient tout le temps rêver. Rêver de savoir voler, comme on peut savoir survoler la société, comme on peut savoir quelquefois planer au-dessus de ses lois.

J'éprouvai une puissante sensation de liberté, là, sur la plage, alors que la maison où je logeais était en train de cramer de l'autre côté de la ville. Je songai soudain à la question qu'un jour Priscilla m'avait posée : « C'est vers où, la liberté ? » je n'avais rien su répondre. Comme vous pouviez parfois tout ignorer de votre propre nature, par automatisme, par peu de recul.

Je me déshabillai complètement, m'approchai du bord de l'eau et, les mains sur les hanches, présentai dignement ma toute-nudité à la mer Méditerranée.

« Je suis libre d'être ce que je suis capable d'être ! » criai-je dans la direction du vent.

Puis je tournai la tête vers la gauche. Dans cette direction, il y avait le Languedoc. Priscilla. Oui, j'allais me rapprocher pour un temps de la princesse du monde. Jusqu'à ce qu'elle eût rencontré l'homme à l'image duquel elle souhaitait son enfant.

« Alors je prendrai un bateau. Je quitterai ce continent à la dérive. J'irai chercher les Antilles, j'irai chercher une antille, j'y vendrai des tulipes chez les gens. Mes belles tulipes qui durent trois bonnes semaines si l'on en prend bien soin... Ou alors une variété locale. Un commerce de proximité. »

Retrouvez ses derniers romans noirs sur www.thierrytuborg.fr



On retrouve sur une scène de crime l'exact modus operandi de trois autres assassinats pour lesquels un psychopathe a déjà été jugé. La signature de ces précédents crimes n'avait jamais été révélée. Sauf que le meurtrier vient de dicter ses Mémoires depuis sa prison pour un livre sur le point de paraître. Livre qui va beaucoup intéresser les enquêteurs.

Le biographe du tueur aurait-il imité le sujet de son livre ?

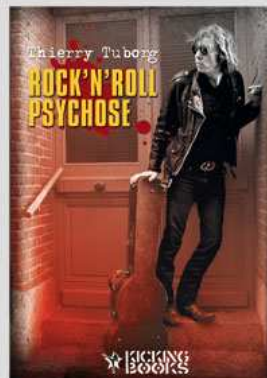
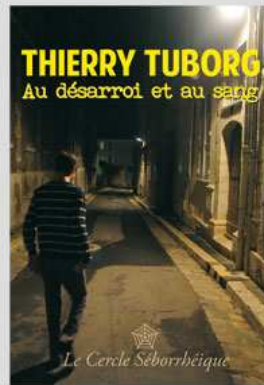
Lucas D'Amour-Léger, 240 pages
Les Editions Relatives, 2014

Ce sont de lourds secrets qui entourent la mort du chanteur Quentin Bosco, assassiné peu avant le tout premier concert de sa tournée mondiale.

Au moment du drame, Thomas Bielefeld, un écrivain sans envergure, préparait un livre consacré à l'artiste. Son enquête lui révélera ces lourds secrets, qu'il lui sera difficile de rendre public.

Dans *Au désarroi et au sang*, Thierry Tuborg mêle plus que jamais la fiction à la réalité et à l'autobiographie.

Au désarroi et au sang, 210 pages
éditions Le Cercle Séborrhéique, 2012



Le producteur de rock Vincent Volt est retrouvé assassiné alors qu'Allison, la chanteuse phare de son catalogue, disparaît subitement. Rémi Bacalan, un écrivain proche des deux personnalités, se lance à la recherche de la chanteuse.

Dans ce roman, au-delà de l'enquête que mène le narrateur, Thierry Tuborg plonge le lecteur dans une véritable immersion psychotique au plus profond du monde du rock français de ce début de troisième millénaire.

Rock'n'roll Psychose, 180 pages
éditions Kicking Books, 2010